JEAN VAQUIE

LE DANGER HINDOUISTE, p. 2

LE YOGA FACE A LA CROIX , par Denis CLABAINE, **p. 19**

LA MAREE GNOSTIQUE , p. 20

SUR L'ŒUVRE DE DOM DE MONLÉON, p. 25

IN MEMORIAM : DOM DE MONLEON, p. 28

NOSTRADAMUS, HISTORIEN ET PROPHETE,
par Jean-Charles de Fontbrune, **p. 30**

LES MANIFESTES ROSICRUCIENS, p. 33

LA PERSONNALITÉ DE L'ANTÉCHRIST, p. 45

LE DANGER HINDOUISTE

Il faut toujours se souvenir que l'Eglise de la terre est militante. Elle est placée dans un état permanent de belligérance. Cette situation de combat n'appartient cependant pas à ce que l'on nomme les *notes* de l'Eglise, lesquelles sont au nombre de quatre : l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité. Néanmoins, c'est cette combativité de l'Eglise de la terre qui la distingue de l'Eglise souffrante du purgatoire et de l'Eglise triomphante du ciel.

Contre qui et contre quoi l'Eglise de la terre est-elle en lutte ? Elle se bat contre un ensemble de forces qu'il faut bien réunir sous l'appellation de *Contre-Eglise.* C'est une notion très ancienne puisqu'on la rencontre déjà dans le Livre de Job, l'un des plus anciens livres de la Bible, sous le nom de Béhémoth et de Léviathan, double nom du grand adversaire. Notion que l'on retrouve dans l'Apocalypse, dernier livre du Nouveau Testament, sous le nom de *La Bête.* La bête est l'un des principaux personnages de l'Apocalypse. Notion que l'on retrouve encore dans saint Paul, sous une forme particulièrement curieuse : *«Le calice de Bélial». Il* y a donc une religion de Bélial puisqu'il y a un calice de Bélial.

La contre-église d'Occident, sous les multiples formes qu'elle revêt, utilise contre la véritable Eglise de Dieu des arguments puisés à quatre sources principales, quatre sources classiques auxquelles nous sommes depuis longtemps habitués. Ces quatre sources doctrinales sont la gnose, la kabbale, l'hermétisme et la rose-croix.

A ces quatre sources occidentales et classiques, sont venues se joindre, depuis quelques dizaines d'années, trois sources nouvelles, et cette fois orientales : l'hindouisme, l'islam et le vieux dualisme persan qui fait sa réapparition dans nos librairies.

Aujourd'hui, c'est l'hindouisme qui va nous intéresser. Mais avant d'en examiner les grandes lignes, il faut dire un mot concernant chacune des quatre sources classiques d'inspiration de la contre-église. Nous y reconnaîtrons, au passage, les grands arguments auxquels la franc-maçonnerie nous a habitués. Puis nous les retrouverons ensuite, sous des formes à peine modifiées, dans l'hindouisme.

Le mot de GNOSE signifie connaissance. On le rencontre dans l'Ecriture Sainte pour désigner l'un des deux arbres du paradis terrestre auxquels il était défendu de toucher : l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Saint Jérôme a traduit *xylon-gnoston* par *lignum scientiæ.* Il a donc traduit "gnose" par "science". Pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, les Pères et les grands Docteurs se sont heurtés à un mouvement de pensée qui s'est intitulé lui-même "la Gnose". Pourquoi cette dénomination ? Les gnostiques, qui ont exprimé des idées

pourtant fort disparates, ont en commun l'idée que l'homme se libère de ses contraintes non pas en réalisant des œuvres bonnes, mais en accédant à une certaine connaissance, autrement dit à une certaine gnose. Pour eux, il n'y a pas, sur la terre, des choses à faire mais des choses à apprendre, des choses à savoir. Il n'y a pas une récompense à mériter, mais un secret libérateur à percer. L'esprit gnostique, c'est le primat de l'intelligence sur le cœur. C'est la continuation de la curiosité que le serpent conseillait à Eve. Telle est l'attitude typiquement gnostique.

L'Eglise disait déjà aux gnostiques ce qu'elle répète aujourd'hui à leurs successeurs :

> «La perfection de l'intelligence n'est pas nécessaire pour entrer au ciel. Ce qui est nécessaire pour entrer au ciel, c'est la perfection du cœur».

Autrement dit, il faut prouver sa foi par des œuvres de miséricorde.

Aux gnostiques, l'Eglise disait aussi ce qu'elle ne cesse de répéter encore, à savoir que les mystères de la révélation divine ne sont pas faits pour être compris, mais pour être contemplés ; ils ne sont pas faits pour être sondés, percés par la raison, mais seulement pour être adorés par toutes les forces et puissances de l'âme. Les gnostiques voulaient au contraire que l'on continuât à toucher à l'arbre de la connaissance. Et ils en donnaient déjà le moyen, c'était *l'initiation* aux mystères du paganisme qu'ils travaillaient à perpétuer. Ils proposaient toutes les recettes de la fausse mystique qui était pour eux la principale source d'inspiration.

La gnose, en tant que phénomène historique, a commencé avec Simon le Magicien, celui qui voulait acheter à saint Pierre le pouvoir de faire des miracles et auquel saint Pierre répondait en disant :
«Que ton argent soit avec toi en perdition».

On parle, en effet, de la "gnose simonienne". C'est celle du début.

Un autre personnage, deux siècles plus tard, a illustré la gnose à son apogée, c'est Valentin. Il créa autour de lui ce que l'on appelle la gnose valentinienne ou alexandrine. Les gnostiques ont accumulé une somme énorme de notions hétérodoxes. La gnose a recueilli tout ce dont le dogme chrétien n'a pas voulu. On peut dire avec juste raison que la gnose est le dépotoir de l'Église. Elle constitue la grande réserve de l'hétérodoxie, réserve à laquelle les intellectuels anti-chrétiens des générations suivantes sont venus puiser. Cette réserve hétérodoxe et hétéroclite s'est formée pendant la même période où les grands Docteurs, grecs et latins, de l'Église édifiaient l'admirable monument du dogme chrétien, mettant de l'ordre dans des notions d'une rare difficulté, les unes héritées des juifs, les autres venues du paganisme, les principales de Révélation

Messianique. Les deux arsenaux qui allaient devenir antagonistes se sont constitués à la même époque. D'un côté, l'ordre et la lumière de l'autre, l'exubérance, la luxuriante et l'ambiguïté.

Les forces de la contre-église ont depuis lors puisé à cette source empoisonnée. La franc-maçonnerie utilise largement la lettre "G" pour orner ses frontispices et montrer qu'elle revendique toujours le même principe gnostique : l'homme n'a pas à se rendre digne d'un jugement par des œuvres aptes à prouver sa foi, il doit seulement se libérer de ses contraintes par l'acquisition de *la connaissance.* Le nom archaïque de gnose conserve même son prestige chez les scientifiques. Un récent ouvrage de Raymond Ruyer, professeur à Nancy, s'intitule «La Gnose de Princeton».

La seconde source de la contre-église est la KABALLE. Le mot de kabbale, dans la terminologie juive, signifie la tradition. Or la tradition, c'est, en principe, la transmission orale de la Révélation divine. Pour qu'il y ait tradition au sens rigoureux et religieux du mot, il faut qu'il y ait d'abord une révélation divine à transmettre. La transmission d'une sagesse simplement humaine n'est pas considérée comme "Tradition" dans la terminologie ecclésiastique.

On observe deux modes de conservation de la Révélation divine : une partie va être conservée par écrit et ce sera donc l'Ecriture Sainte une autre partie sera transmise oralement et ce sera la Tradition. Or, la Synagogue des Juifs a conservé, avec une admirable exactitude la Révélation écrite ; c'est l'Ancien Testament. Dieu lui avait donné le goût de la lettre, le goût de l'exactitude littérale. Elle s'est remarquablement acquittée de la codification écrite de la Révélation divine dont elle avait été chargée.

Mais la Synagogue fut beaucoup moins heureuse dans la transmission orale des paroles divines qui avaient échappé à la fixation scripturaire. Certes, elle les a transmises, elles aussi. Mais elle les a mélangés et confondues avec une somme énorme de commentaires tout à fait humains et pas du tout inspirés, au milieu desquels ces reliques divines se sont finalement perdues, se sont même déformées, devenant méconnaissables. Et Notre-Seigneur en fit aux juifs le reproche. Vous avez leur disait-Il, déformé les paroles du Dieu Vivant avec vos traditions ; c'est-à-dire avec votre kabbale.

Quand l'Eglise des Gentils prit la succession de la Synagogue des juifs, la tradition juive eut tout de suite fort mauvaise réputation parmi les chrétiens, du fait précisément des reproches si insistants que Notre-Seigneur avait faits à la "tradition des anciens". Et la situation ne fit que s'aggraver au cours du moyen âge, à cause d'un nouvel apport qui vint fallacieusement s'ajouter à la kabbale ancienne. Cet apport nouveau, c'est le résultat de la mystique que les juifs de la Diaspora se mirent à cultiver avec une ardeur extraordinaire.

La mise à sac du Temple de Jérusalem par Titus avait entraîné la disparition du Sacerdoce d'Aaron puisque le culte ne pouvait se pratiquer que dans le Temple. Il ne resta, de l'ancienne organisation, que celle des synagogues, qu'il fallut d'ailleurs compléter par celle du rabbinat. Les juifs pieux se réfugièrent alors dans un mysticisme qu'ils recherchèrent avec un zèle tout à fait intempestif et que même ils provoquèrent par des moyens artificiels, donc illicites. Cette nouvelle mystique restait en outre incontrôlée puisqu'il n'y avait plus de sacerdoce d'institution divine pour exercer sur elle une surveillance. Par conséquent, les données mystiques recueillies par les contemplatifs de la Diaspora ne présentent aucune garantie. Avec quelles "entités" se mettaient-ils ainsi en contact spirituel ? Ils se mettaient en contact d'abord avec leur propre métapsychisme comme toujours, et puis aussi avec ces esprits dont saint Paul nous parle quand il dit :

> «Nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang, mais contre ces esprits de malice répandus dans les airs».

La première phase de ce courant mystique, qui allait durer jusqu'au XVIIIè siècle, a reçu le nom de "mystique de la merkaba". Les Juifs pieux, en se concentrant, contemplaient la merkaba, c'est-à-dire le char de feu d'Ezéchiel. Ils voyaient la "shekina" c'est-à-dire l'auréole glorieuse de Dieu. Ils voyaient "la kavod', également gloire lumineuse de Dieu. Etait-ce vraiment cela ou bien n'étaient-ils pas victimes d'illusions ? Toujours est-il qu'un grand nombre de recueils de visions, d'extases et de données mystiques parurent successivement pendant le cours du moyen âge, chacun venant se joindre à ce que l'on continua d'appeler "la kabbale" mais qui ne l'était pas vraiment puisque l'apport n'était plus d'origine divine mais d'origine équivoque.

Le document le plus important de cette première poussée mystique, appelée donc mystique de la merkaba, est le livre connu sous le nom de "Sepher Yessira" ce qui se traduit par "Livre de la Création" (et non pas le "Livre Bahir" comme je l'ai dit par erreur). C'est le Sepher Yessira qui contient la première mention d'un concept promis à un grand avenir, c'est la mention des *"Dix Sephiroth".* Que sont les dix séphiroth ? Ce sont les dix premiers nombres, considérés comme nombres élémentaires et surtout comme étant des êtres numériques vivants. Le Sepher Yessira explique que c'est par les dix séphiroth, par les dix nombres vivants, que commence le processus d'émanation de la création à partir du Dieu inconnaissable.

La définition des Séphiroth va varier, au cours du moyen âge, d'un écrivain, d'un visionnaire, à l'autre. Mais on peut s'en faire une idée d'ensemble assez exacte en les considérant comme des *attributs divins hypostasiés,* comme des perfections divines hypostasiées ; hypostasiées, c'est-à-dire descendues au stade de la création tangible. Parmi ces dix séphiroth, les trois premières sont souvent traitées séparément et présentées comme une sorte de trinité. Ce sont :

Kéther, la couronne - Hochma, la sagesse - et Bina, l'intelligence.

Constituant désormais le thème favori de la contemplation juive, les dix séphiroth vont avoir pour effet de transformer, très lentement d'ailleurs, le monothéisme classique juif en un véritable panthéisme. Ces dix nombres vivants, émanés de Dieu, exercent des opérations créatrices. Ce sont dix esprits semi-divins et co-créateurs. Il n'y a donc plus, entre le Créateur et la créature, l'abîme infranchissable qui était la conséquence logique, à la fois du "Dieu Unique" et de la "création *ex nihilo*". Dans le système séphirotique au contraire, on va passer du Créateur à la créature, et inversement, par l'intermédiaire des dix séphiroth qui sont des esprits médiateurs.

Pendant que les poussées successives du judaïsme mystique ne cessaient d'amplifier cette invasion du panthéisme, le judaïsme rabbinique, c'est-à-dire le judaïsme officiel de la Loi et des Synagogues, luttait contre lui. Mais la théologie des dix séphiroth se perpétuant d'une génération à la suivante, finit par s'imposer et par s'incorporer à la kabbale, c'est-à-dire à la "tradition" au sens humain du mot. L'une des plus brillantes manifestations de ce panthéisme fut, au XVIIè siècle, la philosophie de Spinoza.

Je vais vous donner un exemple de la vitalité encore actuelle de la kabbale, de la mystique juive et des dix séphiroth. Les Editions Payot ont publié, il y a quelques années, une étude sur Freud et les origines de son pansexualisme. Naturellement, une photo de Freud illustre la couverture ; on voit Freud avec sa courte barbe blanche, son air sévère, un peu prussien, et derrière lui on voit un tableau noir comme en ont les professeurs. Et quand on examine ce qui est écrit sur le tableau noir, on s'aperçoit que c'est "l'arbre séphirotique", c'est le fameux losange des dix séphiroth. Je ne veux pas entrer dans les détails, mais il est facile de comprendre que Freud a trouvé l'inspiration de son pansexualisme dans la méditation des dix séphiroth.

La troisième source d'inspiration de la contre-église est L'HERMETISME. Qu'est-ce que l'hermétisme ? Donnons-en tout de suite une définition condensée: L'hermétisme est essentiellement le *code chiffré de la fausse mystique. Il* convient de développer un peu cette définition. L'hermétisme est la doctrine d'Hermès Trimégiste, c'est-à-dire "trois fois maître". Ce personnage de l'ancien paganisme est revendiqué à la fois par les Grecs et par les Egyptiens. Il est aussi, en grande partie, mythique. Les écrits que l'on a conservé sous son nom comportent des dialogues et des hymnes. On y trouve évidemment des conceptions polythéistes et panthéistes, puisque ce sont des écrits païens. Mais on remarque aussi des développements simplement théistes. De sorte que le Trimégiste est loin d'être le plus nocif des sages du paganisme. Lactance, un apologiste chrétien des temps patristiques pouvait même écrire :

> «Hermès a retrouvé, on ne sait comment, plusieurs choses qui appartiennent à la vraie religion».

Pourquoi donc Hermès a-t-il été choisi comme patron d'un courant mystique qui devait se révéler si nocif pour le christianisme ? C'est sans doute précisément parce qu'il était un garant peu suspect et peu inquiétant pour l'Eglise. Dans l'hermétisme, qui va fleurir au moyen âge, en effet, tout est tissé de précautions, tout est camouflage, tout est méandres. C'est un code de contre-mystique mais un code très prudent, très dissimulé, très enveloppé.

Les signes conventionnels de ce code vont être pris non plus dans les choses de la vie surnaturelle, comme c'est le cas dans les textes qui décrivent la vie mystique chrétienne, mais dans les choses de la cosmologie. La base de la terminologie hermétique sera constituée par les quatre "éléments" de la création matérielle : la terre, l'air, l'eau et le feu. Quelquefois, mais rarement, on y joindra un cinquième élément, l'éther, comme le font les Orientaux. A ces quatre éléments, on ajoutera des "métaux", l'or, l'argent, le mercure, le soufre... A ces métaux, on joindra le soleil, la lune et des planètes en nombre variable. Toutes les pièces de cette terminologie (encore une fois matérielle et cosmologique) vont avoir une traduction spirituelle. Elles vont représenter des puissances de l'âme, des tendances caractérielles, des circonstances de la vie. On va pouvoir ainsi décrire toute une méthode de .vie intérieure, toute une "vie méditative" en utilisant le vocabulaire conventionnel ainsi défini. Mais alors cette description, de par la nature de la terminologie choisie, va ressembler à une recette de chimie : on y fondra des métaux par le feu, on y transformera le froid sec en chaleur humide, on y fera le vide dans la cornue ou dans l'alambic, etc. Ce sera *l'alchimie.* Chimique en apparence, mystique en réalité.

Suivons maintenant le périple d'une âme adepte de l'hermétisme dans sa méditation alchimique. Durant une première phase, tout va se passer exactement comme dans la voie mystique chrétienne. L'âme va faire le vide en elle. Elle va se renoncer. Elle va "brûler ses métaux" en vue de sa purification. Dans l'ensemble, pendant cette première phase, la méditation sera orientée vers le haut, vers la partie spirituelle de l'âme, mieux même, vers ce qui est spirituel, au-dessus de l'âme.

Et puis, brusquement, arrivée à un certain degré de purification, l'âme hermétique va être invitée à changer de direction et donc à se retourner vers elle-même. Elle va devoir prendre ses propres puissances intérieures comme objet de sa méditation et de sa religion. Et les écrivains hermétiques ont tellement conscience qu'il y a là un retournement contre nature qu'ils l'ont appelé "*l'inceste philosophal". Julius* Evola, dans son livre «*La Tradition Hermétique*» donne pour titre à son chapitre central «*L'Inceste philosophal*». Ce chapitre est consacré précisément, à décrire ce retournement de l'âme hermétique, laquelle après être montée va maintenant redescendre vers ses propres profondeurs.

Il ne reste plus à l'âme hermétique qu'à s'introspecter avec suffisamment d'intensité et de constance. Un beau jour se produira en elle ce phénomène psychologique bien connu que l'on appelle *l'illumination.* Ce sera une impression soudaine de lumière, mais d'une lumière jaillissant de l'intérieur de soi, du tréfonds de soi et même, selon certaines descriptions, du tréfonds de la terre. Une marque vient ainsi de s'imprimer dans la conscience de l'âme hermétique. Ses pensées sont désormais orientées dans un sens nouveau. Ses maîtres lui diront qu'elle a fait jaillir en elle *l'or philosophal,* qu'elle a transformé ses métaux en or, un or que d'ailleurs elle recélait sans le savoir dans son propre fond, un or qui est la partie divine de son être.

A ce phénomène psychologique de l'illumination hermétique, on ne peut plus donner le nom *d'extase,* puisqu'il n'est plus une extension, une extériorisation. Un terme beaucoup plus juste tend à se répandre pour décrire ce phénomène psychologique, c'est le mot *d'enstase* qui fait bien ressortir le caractère essentiellement introspectif de l'illumination hermétique.

Quelle différence avec la simplicité et l'homogénéité de la vie mystique chrétienne ! Là, il n'y a pas de changement de direction en cours de route ; il n'y a pas d'inceste philosophal. Active sur elle-même, l'âme poursuit sa purification intérieure et son ascension vers le haut. Et elle attend, avec passivité, la visite de l'hôte divin, en conformité avec cet admirable code évangélique de la vie intérieure : «Si quelqu'un M'aime, Mon Père l'aimera. Il gardera Ma parole. Nous viendrons à lui et Nous ferons en lui Notre demeure». Ici, toutes les phases sont la suite logique les unes des autres. L'expression, il gardera nia parole, signifie, je crois, que l'âme aimante reste fidèle à la définition que lui a imprimée la parole du Verbe qui lui a donné naissance. L'hôte divin (La Trinité, puisque le texte dit "Nous") entre dans la belle cathédrale intérieure qui lui a été préparée. Et si un contact entre Dieu et l'âme se produit, il portera très justement le nom d'extase du fait de *l'extériorité* de l'Hôte divin, entré dans l'âme, venant de l'extérieur.

Revenons à la méthode hermétique de méditation. Ainsi exposée en termes voilés et même incompréhensibles à tous ceux qui ne connaissent pas le code, elle a été mise en application, au cours du moyen âge, par nombre d'intellectuels désireux de cheminer en marge de l'Eglise. Actuellement, encore les sociétés de pensée et les congrégations initiatiques utilisent le même code et la même méthode contemplative. Le franc-maçon qui médite dans le "cabinet de réflexion" et qui s'y débarrasse de ses "métaux" ne fait rien d'autre que d'apprendre les rudiments de l'hermétisme, c'est-à-dire les rudiments de la fausse mystique.

La quatrième source d'inspiration de la contre-église est la ROSE-CROIX. C'est la plus récente puisqu'elle a pris naissance seulement vers la fin du moyen âge. C'est aussi celle qui est destinée à déclencher des attaques non plus de l'extérieur, mais de l'intérieur même de l'Eglise.

Quoi de plus chrétien, en effet, que l'emblème de la Rose-Croix ? La Croix, n'en parlons pas, elle est chrétienne par définition. Quant à la rose, elle symbolise la vie mystique et même son plus haut degré, la vie unitive. Dans la série des admirables locutions qui constituent les litanies de la Sainte Vierge, après l'expression "Vase insigne de dévotion", on trouve "Rosa Mystica". La rose mystique est l'un des titres sous lesquels nous honorons la Mère de Dieu. Rien n'est plus chrétien que la croix et que la rose. Mais l'association des deux symboles va être accaparée par une mystérieuse confrérie qui va en détourner le sens.

Le pavillon, certes, est chrétien. Mais la marchandise qui va voyager sous ce pavillon ne l'est guère. C'est un christianisme libre, sans discipline, sans sacrements et sans dogmes. C'est l'appréhension intuitive, mystique et directe de la foi chrétienne, sans aucun intermédiaire. C'est un christianisme en marge de l'Eglise hiérarchique. C'est une adhésion de principe à Jésus-Christ, mais à un Jésus-Christ dont chaque savant adepte de la rose-croix se réserve de donner sa définition personnelle. C'est donc un christianisme qui se subordonne Notre-Seigneur au lieu de se subordonner à Lui.

Ce christianisme rosicrucien a été pratiqué par des intellectuels vertueux, bienfaisants, érudits, par des esprits inquiets cherchant toujours parce que n'ayant jamais trouvé. Ces savants étaient d'ailleurs gyrovagues. On les trouvait un jour à Prague et l'année suivante à Salamanque, Venise ou Amsterdam.

L'existence du mouvement de pensée rose-croix est incontestable. Seulement, ses représentants, qui ne furent jamais qu'en nombre très limité, sont très difficiles à découvrir et à identifier. Quel fut le type d'organisation de cette mystérieuse confrérie ? Les avis divergent.. La personnalité du fondateur, Christian Rosenkreutz, pose beaucoup de problèmes historiques.

La rose croix a joué un rôle capital dans l'éclosion du protestantisme. Son prestige était encore grand au moment où la franc-maçonnerie s'est organisée, à la fin du XVII^{è} siècle. Un grade maçonnique très important, celui de "rose-croix", lui doit son nom et son orientation philosophique. C'est le grade christologique de la franc-maçonnerie.

Nous en avons terminé avec les quatre sources classiques et occidentales auxquelles les organisations de la contre-église puisent leur inspiration, puisent les arguments qu'elles opposent successivement au cours des siècles à l'Eglise de Notre-Seigneur. A ces quatre sources, sont venues plus récemment s'en ajouter d'autres. Notes avons cité l'hindouisme, l'islam et le mazdéisme. Aujourd'hui, c'est l'HINDOUISME qui va nous intéresser.

Or, dans la pensée religieuse hindoue, nous allons retrouver bien des notions essentielles de la gnose, de la kabbale, de l'hermétisme et de la rose-croix, mais présentées dans un style différent, avec ce pittoresque nébuleux, avec ce charme envoûtant qui caractérisent l'Inde. Il est bien évident que nous ne traiterons le problème ni d'une manière dogmatique, ni selon son déroulement dans l'histoire ; ce serait beaucoup trop long. Nous examinerons seulement les questions les plus brûlantes que l'hindouisme pose aux catholiques traditionnels d'aujourd'hui. Et nous nous placerons plus particulièrement au point de vue des parents dont les enfants de 15 à 20 ans peuvent être tentés par ces doctrines véritablement très séduisantes.

Les doctrines hindoues sont séduisantes pour deux raisons. D'abord, les exposés les plus fréquemment rencontrés en librairie contiennent, dans la grande majorité des cas, un chaleureux éloge du Christianisme. La religion de Jésus-Christ y est présentée comme une admirable religion qui a rendu d'immenses services à une grande partie de l'humanité en perpétuant une version, partielle sans doute, mais authentique, de la tradition immémoriale. De sorte que le Christianisme serait compatible avec l'Hindouisme. Seulement, l'Hindouisme est l'aîné des deux, car ses livres sont plus anciens. Combien de chrétiens, de jeunes surtout, se sont laissés séduire par ces déclarations pacifiques de parenté et d'alliance.

La deuxième raison de la séduction exercée par les doctrines hindoues est leur critique de la société industrielle moderne. Cette critique coïncide, trait pour trait, avec celle que formulent les catholiques traditionnels contre le matérialisme moderne, la laïcisation et la désacralisation de toute activité, le mercantilisme universel, l'agitation générale, le simplisme des raisonnements humanitaires... Et toutes ces critiques au nom de la Tradition, de la grande Tradition immémoriale, commune au Christianisme et à l'Hindouisme. Là aussi, combien de catholiques se sont laissés séduire.

On comprend donc très bien que, pour ces deux motifs, un grand nombre de jeunes se laissent entraîner ou tout au moins qu'ils se lancent dans la lecture des publications hindouisantes avec un préjugé favorable.

Voici maintenant une autre particularité à laquelle il faut être attentif. Dans la masse de la littérature orientale dont nos librairies sont pleines, il faut opérer une distinction fondamentale entre deux hindouismes. Il faut savoir qu'il y a deux couches superposées d'hindouisme entre lesquelles existe une incontestable rivalité. On rencontre un hindouisme inférieur que nous pouvons appeler "du domaine public". C'est celui (des gourous, du Yoga, du Zen, de la méditation transcendantale, etc. C'est l'hindouisme populaire de consommation courante. Le charlatanisme et l'affairisme y jouent un rôle important. Par qui est-il manipulé et orchestré ? Ce n'est pas, à coup sûr, par des gens qui veulent du bien à notre

Religion, puisque le but avoué est de la vassaliser.

Très au-dessus de cet hindouisme populaire, il en existe un autre qui est pratiqué par des intellectuels de haut vol. C'est l'hindouisme distingué, très érudit, très raisonneur et encore plus séduisant que le premier. C'est, entre autres, l'hindouisme de R. Guénon et de Fr. Schuon : belle tenue littéraire, pensée cohérente, grands talents d'écrivains.

Or, il est important de remarquer que cet hindouisme quasi universitaire formule contre l'hindouisme populaire des critiques très intelligentes et très fortement motivées. L'exemple le plus typique de ces critiques est constitué par l'ouvrage de R. Guénon intitulé «*La Théosophie. Histoire d'une fausse religion*». De fait, la dite théosophie, celle de Mme Blavatsky et de Annie Besant, ne s'est jamais relevée des attaques guénoniennes. Seulement, elle a été relayée, après la guerre de 39-45, par l'hindouisme populaire que nous observons aujourd'hui.

Il faut bien prendre note de cette dispute entre les deux couches superposées d'hindouisme. Elle est ancienne et elle se perpétue. Elle a donc une raison profonde. Mais laquelle ? S'agit-il seulement d'une répartition de la clientèle ? Dans ce cas, il y aurait connivence de fond. Ou bien s'agit-il d'une rivalité entre deux filières initiatiques qui luttent pour l'hégémonie ? On est bien obligé de se poser ces questions, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse de travail.

Nous allons examiner successivement quelques-unes des grandes caractéristiques des doctrines hindoues, et tout d'abord l'idée fondamentale de l'UNITE TRANSCENDANTE DES RELIGIONS.

D'après cette thèse, toutes les religions seraient des adaptations régionales d'une seule et même religion supérieure et ésotérique. Cette religion supérieure serait cachée au peuple, ou plus exactement incompréhensible pour lui. Elle ne serait comprise que par une élite d'initiés. Elle aurait donné naissance aux autres religions dont elle serait ainsi la mère.

Ce qui, dans ce système, serait commun aux religions publiques, ce serait donc une *superstructure religieuse,* comportant des collèges d'initiés plus ou moins permanents et comportant aussi un dogme suffisamment idéalisé et sublimé pour être commun. Inversement ce qui serait particulier à chacune des religions régionales, ce serait un ensemble de dévotions sentimentales, contingentes et variables.

Ainsi, les religions seraient séparées les unes des autres quant à leurs parties inférieures, mais elles seraient unies les unes aux autres, et cela sans le savoir, quant au contenu notionnel de leurs doctrines. C'est bien ce qu'exprime la formule "l'unité transcendante".

Hé bien la religion de Notre-Seigneur ne peut absolument pas souscrire à une telle formule. Elle n'appartient pas à ce schémas. Elle n'entre pas dans cette construction artificielle. En réalité, ce qui est commun aux diverses confessions n'est pas transcendant, comme nous allons le voir. Et inversement, ce qui est transcendant n'est pas commun à toutes les religions parce qu'il y a précisément plusieurs sources d'inspirations "transcendantes". Plus précisément, il y en a deux.

Voyons ce qu'il peut y avoir d'universellement commun à toutes les religions. On ne peut pas manquer, en effet, d'être frappé par une certaine identité dans le comportement religieux universel. Partout on retrouve les mêmes gestes instinctifs, les prosternations, les offrandes, les supplications, les retraites dans la solitude, les sanctuaires ornés, les pèlerinages vers les hauts lieux... Partout, on observe une même gesticulation religieuse tant individuelle que collective. On peut même signaler des habitudes mentales qui sont universelles comme par exemple le goût du sacrifice.

Il y a là une vérité d'observation qu'il ne s'agit pas de mettre en doute. Seulement ce qui est ainsi commun aux diverses religions, ce n'est pas une superstructure de notions théoriques et "transcendantes". C'est au contraire une *infrastructure* de tendances inconscientes. Ce qui est commun, c'est une propension instinctive à la religion.

Pourquoi cela ? Le chrétien le sait, si les autres ne le savent pas. C'est tout simplement parce que Dieu a créé l'homme en vue de lui révéler la vraie Religion. Il l'a dès lors pourvu, dans l'ordre de la nature, dans l'ordre végétatif, des tendances fondamentales à la religion. Il lui a donné la base naturelle à laquelle il ne reste plus qu'à ajouter la révélation surnaturelle. C'est ce que les théologiens *catholiques* nomment la "vertu naturelle de religion". On dit aussi *la religiosité naturelle.*

Voilà ce qui est commun. Ce qui est commun à toutes les religions, ce n'est pas la statue qui doit être adorée, c'est le piédestal sur lequel il faut placer la statue. L'unité n'est pas dans ce qui est transcendant et notionnel. L'unité des religions est au contraire à la base, dans ce qui est inconscient et végétatif, dans une série de dispositions psychologiques providentielles destinées à faciliter l'intelligence et la pratique de la Religion Révélée.

Voyons maintenant s'il est exact que les religions recèlent, non plus cette fois dans leur gesticulation réflexe, mais dans ce qu'elles ont de notionnel, de doctrinal et d'intellectuel, s'il est exact qu'elles présentent toutes une unité "transcendante". Une telle unité, si elle existe, ne peut se rencontrer que dans leur donnée révélée ; c'est ce que signifie le mot "transcendant", c'est-à-dire "qui

leur vient de l'au-delà". Or, c'est à ce niveau précisément que nous allons trouver, non plus l'unité, mais la dualité.

*Toutes les religions sont d'accord pour reconnaître qu'aux origines de l'humanité, il y eut une *Révélation divine primordiale,* on dit aussi adamique. Seulement elles divergent sur le chapitre de la conservation de cette Révélation primordiale.

Nous savons par nos Livres Saints que la tradition primordiale s'est très gravement pervertie, et cela non pas seulement une fois, mais à deux reprises. Elle s'est pervertie d'abord pendant la période qui précéda le déluge. Première perversion qui a entraîné précisément le châtiment du déluge. Après quoi eut lieu une deuxième Révélation (dite noachide, du nom de Noé) qui n'était que le rappel de la première.

Puis, de nouveau, la tradition divine s'est pervertie. Seconde perversion qui a entraîné le décret divin de la *confusion des langues à* Babel. Les peuples se sont alors dispersés, porteurs, précisément, de la tradition à laquelle Dieu venait de manifester sa réprobation. Réprobation que Dieu confirme encore en faisant d'Abraham le père d'un *peuple séparé,* d'un peuple élu pour recevoir une troisième révélation divine, rappel et complément des deux premières, la révélation mosaïque.

Le Verbe Incarné vint ensuite, dans la plénitude des temps, pour compléter encore et pour clore définitivement la Révélation publique. Au cours de l'histoire la Révélation divine a donc *été progressive,* ayant d'abord existé en germe énigmatique dans la Révélation adamique, puis complète dans l'Ecriture Sainte et dans la Tradition apostolique dont l'Eglise est gardienne. Tel est le processus de la conservation de la Révélation primordiale tel que nous l'enseignent nos Livres Saints.

Demandons-nous maintenant par quel facteur de trouble la Révélation antique a été par deux fois pervertie. Elle l'a été par l'effet de la *fausse mystique.* Comment une mystique peut-elle être fausse ? On doit la dire fausse quand elle est, non plus spontanée et disciplinée, mais au contraire *provoquée et incontrôlée.*

Quel est alors le contenu notionnel d'une telle fausse mystique ? Elle contient un mélange d'imaginations humaines et d'inspirations venant des mauvais esprits. C'est indubitablement par l'invasion de la fausse mystique que la première Religion de l'humanité (on peut dire aussi la première Tradition) a été pervertie.

Or tel est précisément l'état de "l'antique tradition transcendante" dont se

réclament les religions non chrétiennes et les doctrines hindoues en particulier. C'est cet état de perversion dans lequel se trouvait la religion universelle au moment de Babel, mais, et il faut bien le préciser, enrichi et alimenté sans cesse, non plus par la Révélation divine dont elle est privée, mais par les apports constants de la fausse mystique, c'est-à-dire de l'imagination humaine éclairée par la lumière des mauvais esprits.

L'élément transcendant (venant de l'au-delà) que l'on trouve dans toute religion n'est donc pas uniforme et commun, puisqu'il provient de deux sources différentes.

On trouve d'un côté la Religion du peuple élu qui a continué à bénéficier d'une Révélation divine progressive. Le peuple élu de l'Ancien Testament, c'est Israël. Et L'Israël du Nouveau Testament, c'est l'Eglise, mais c'est un Israël spirituel, et non plus charnel, puisque le Nouveau Testament est spirituel. L'Église est le peuplé élu du Nouveau Testament ; c'est donc un *peuple séparé.* C'est la Religion du Christ qui est destinée à être prêchée, dans les derniers temps, sur toute la terre. C'est celle-là et aucune autre.

Et l'on trouve, d'un autre côté, tout l'ensemble des religions non chrétiennes lesquelles n'ont aucun titre à se dire les continuatrices de la Tradition primordiale et révélée, et cela pour deux raisons. D'abord, elles ne transmettent que la tradition pervertie telle qu'elle se trouvait au moment de Babel. Et ensuite, elles s'alimentent, non plus à la source de la Révélation divine dont elles sont privées, mais à la source de la fausse mystique, c'est-à-dire à celle de l'imagination humaine et de la lumière des mauvais esprits.

De quelque côté que l'on se retourne, on doit constater que la théorie de l'unité transcendante des religions est inexacte. Ce qui est unique, c'est la religiosité naturelle de base. Et ce qui est dit "transcendant" ne vient pas du même "au-delà" pour toutes les religions.

Cette théorie de "l'unité transcendante" est soutenue par les doctrinaires occidentaux de l'hindouisme, dont certains sont des écrivains talentueux, comme par exemple, F. Schuon. Mais elle ne leur est pas spéciale. On la trouve déjà, évidemment, dans le grand réservoir gnostique. La franc-maçonnerie l'a, elle aussi, toujours enseignée. Elle a fait l'objet de livres retentissants comme celui d'Edouard Schuré, intitulé «*Les Grands Initiés*».

Voyons maintenant une deuxième caractéristique des doctrines hindoues : c'est leur critère de DISCERNEMENT DES ESPRITS. Nous relèverons ces critères dans les ouvrages de R. Guénon et surtout dans son livre «*Le Règne de la Quantité*».

D'après Guénon, les doctrines hindoues reconnaissent l'existence des démons. Ils sont, pour elles, des esprits mauvais, des adversaires de l'homme. Ils tendent à nuire à l'homme. Guénon, va même jusqu'à expliquer que certaines sectes occidentales actuelles sont inspirées par des démons. Ce sont, dit-il, les sectes occultistes, spirites et même celles qui cultivent le rationalisme et le matérialisme ; celles précisément qui ont inspiré la civilisation occidentale moderne. En lisant de pareilles déclarations, le catholique traditionnel ne peut pas manquer de se dire : "Guénon est des nôtres".

Malheureusement, si l'on essaye de comprendre quelle est la nature de ces démons, on est bien obligé de constater que les doctrines orientales ne les définissent pas du tout comme le fait le Christianisme. Elles définissent les démons comme étant des forces subtiles, à moitié matérielles et à moitié spirituelles, comme étant des *"esprits intermédiaires"* entre l'homme et la matière. Ces forces subtiles attirent l'homme vers la matière dont elles sont proches. Ce sont donc des facteurs nuisibles et dangereux, des facteurs de chute qui entraînent l'homme vers le bas parce qu'ils sont eux-mêmes plus bas que l'homme. Ce sont donc des êtres inférieurs, mais ce ne sont pas des êtres coupables. On peut dire que, dans ce système, les démons sont disculpés.

Mais alors au-dessus d'un certain niveau de subtilité et de spiritualité, toute "*influence spirituelle"* (puisque tel est le terme consacré) est considérée comme bonne. Bonne parce qu'élevée et donc attirant vers le haut, vers l'esprit.

Le critère de discernement des esprits, dans l'hindouisme tel que nous le présente R. Guénon, peut être représenté comme une barre horizontale. Au-dessous, ce sont les mauvais esprits. Et au-dessus, c'est "l'influence spirituelle" bonne qui a une si grande importance dans la voie contemplative orientale.

Dans le Christianisme, les bons et les mauvais esprits se distinguent les uns des autres pour de tout autres raisons. Les mauvais anges ont été exclus et confinés dans un lieu à part à cause de leur culpabilité ; ce sont des esprits rebelles qui ont été châtiés. Les bons anges ont conservé leur place dans le ciel et ont même consolidé leur état.

Or, ce n'est pas le degré de leur intelligence qui les distingue. Car l'Eglise enseigne que des anges des neuf chœurs ont prévariqué. Aucun des neuf chœurs n'a été épargné par la contagion, pas même les plus élevés. De sorte que de grands séraphins, de grands chérubins, nonobstant leur puissante intelligence, sont devenus des démons.

On peut donc affirmer que les doctrines hindoues, puisqu'en dernière analyse elles répartissent les esprits selon le degré de leur intelligence, incluent sans le savoir de grands démons dans ce qu'elles nomment "l'influence spirituelle",

laquelle tient une si grande place dans les voies méditatives orientales.

Ces mêmes doctrines orientales vont nous obliger maintenant à résoudre un autre problème. Elles déclarent en effet que l'Eglise Catholique possédait autrefois, et cela jusqu'à la fin du moyen âge, un enseignement caché sous des formes allégoriques. Et elles ajoutent que cet *Esotérisme chrétien* coïncidait précisément avec l'ésotérisme des autres religions dans leur enseignement élevé. Que faut-il en penser ? Existe-t-il vraiment un ésotérisme chrétien ?

Il faut que je vous tranquillise tout de suite. On peut affirmer qu'il n'y a jamais rien eu de tel dans l'Eglise de Notre-Seigneur. Rappelons-nous le fameux précepte évangélique :

> «C'est *ouvertement* que J'ai parlé au monde ; J'ai toujours enseigné dans les Synagogues et dans le Temple où tous les juifs sont rassemblés ; et Je n'ai rien dit en secret» (Jean, XVIII, 20).

C'est pourquoi il n'y a pas dans l'Eglise d'enseignement secret. On n'y dispense qu'un enseignement public. Il n'y a pas de doctrine chrétienne réservée à une élite, pas plus maintenant qu'au temps du fondateur de l'Eglise. On peut donc affirmer qu'il n'y a pas, dans l'Eglise, *d'ésotérisme collégial.*

Mais cet enseignement public, chacun des fidèles l'assimile et l'approfondit, évidemment, à proportion de ses propres capacités intellectuelles. Or, ce qui peut induire en erreur, et ce qu'il faut bien expliquer, c'est que Dieu a mis directement dans la création un certain enseignement. Vous savez qu'il y a trois livres dans lesquels nous pouvons lire : la Bible, la Création et nous-mêmes. Or, ces trois livres ont leurs lumières mais aussi leurs obscurités. La création visible (le "*visihilium"* du Credo) est l'image de la création invisible *("et invisibilium").* Le monde des corps est l'image du monde des esprits. La. synagogue disait déjà : «Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut».

Or cet enseignement direct de Dieu dans la création, ce symbolisme universel, n'est pas facile à comprendre. Le livre de la nature a ses obscurités comme les deux autres. La création est comme un manteau qui révèle Dieu mais qui, en même temps, le dissimule. Chaque fidèle pénètre la signification de ce symbolisme selon ses capacités. Ce qui est obscur pour certains est évident pour d'autres. Et c'est dans ce sens que l'on peut parler, sans erreur, d'un certain *ésotérisme diffus* dans la création. Mais cet ésotérisme diffus n'est l'apanage de personne. Il n'est réservé à aucun collège, qu'il soit hiérarchique ou parahiérarchique. Il n'est donc, en même temps, qu'un *ésotérisme relatif,* puisque tous les fidèles peuvent le méditer et en saisir ce que leur intelligence leur permet. Il se distingue donc fondamentalement de l'ésotérisme collégial à l'existence duquel les doctrines hindoues voudraient nous faire croire au sein de l'Eglise.

Nous allons faire un dernier effort et examiner, précisément la doctrine des FINS DERNIERES dans l'hindouisme. Ce sera pour constater son incompatibilité avec le dogme chrétien.

Vous savez que la théologie hindoue est dominée par le "*Principe Suprême".* C'est un principe absolu, impersonnel et indifférencié. Il est le siège virtuel de toutes les possibilités et même de toutes les impossibilités. Et il donne naissance à des *"Manifestations"* successives, c'est-à-dire à ce que nous appellerions des créations successives. Chaque "manifestation" constitue un cycle global mais elle comporte aussi des cycles intérieurs partiels qui sont des images du cycle global. Le cycle global de chacune des manifestations successives est un lent processus de dégradation, un lent passage du pôle *"essentiel"* au pôle *"substantiel".*

Quand ce processus est terminé, la substance résiduelle elle-même disparaît et il ne reste plus rien de ce qui était venu à l'existence au cours de la manifestation considérée. La place est alors libre pour une nouvelle manifestation (nous dirions une nouvelle création) c'est-à-dire pour la venue à l'existence de l'une des virtualités incluses dans le Principe Suprême et non encore manifestée. Tel est le mécanisme de la "Roue des Choses".

Les hommes qui, de leur vivant, ont su, par la *connaissance* de certains procédés et de certains secrets (attitude typiquement "gnostique") s'identifier avec le Prince Suprême, autrement dit les hommes qui se sont identifiés, immergés et fondus dans le Principe lui-même, ces hommes-là subsistent à l'état dissout clans le Principe et ne reviennent plus dans la basse zone de l'existence manifestée. Ils échappent ainsi aux risques de dégradation que chaque manifestation implique.

Bref, dans ce système (dont on constate d'ailleurs les incohérences dès que l'on essaie d'en comprendre le mécanisme), il n'y a pas de *"Résurrection de la chair", il* n'y a pas de *"Rédemption"* non plus, puisqu'il n'y a pas de *"Jugement dernier" ; il* n'y a donc, ni *"Royaume éternel",* ni *"Enfer éterne".*

Ce système se résume en un processus *d'auto-rédemption.* Il exclue la nécessité d'un Rédempteur. Ici, l'homme qui atteint la "connaissance" devient à lui-même son propre rédempteur. La Rédemption par un médiateur n'est pas nécessaire ; ce qui est nécessaire, c'est l'illumination.

Comment peut-on prétendre, après cela, que la pratique du catholicisme est compatible avec l'adhésion intellectuelle à l'hindouisme ? Si j'adhère intellectuellement à l'hindouisme, j'en arrive, tôt ou tard, c'est l'évidence même, à mettre en doute toutes les vérités enseignées par la Sainte Eglise.

Malheureusement, l'incompatibilité absolue de ces deux religions n'apparaît qu'à un examen assez attentif. A la lecture superficielle des ouvrages courants, l'hindouisme dégage un charme incontestable. Son attirance s'exerce en particulier sur beaucoup de jeunes. Pourquoi cela ?

D'abord, la dégradation de l'Église consécutive au Concile, sa fameuse *auto-destruction,* incite à chercher ailleurs les mystères qu'elle n'enseigne plus. Et puis l'Église ne semble pas avoir pris conscience des dangers que représente pour elle la contagion de l'hindouisme. Elle n'exprime aucune mise en garde. Bien plus, la consigne générale *d'œcuménisme* nous invite à le regarder avec un préjugé favorable. Nous avons donc tendance à penser que l'Église est *sans défense* en face des subtilités des doctrines orientales.

Rien n'est plus faux. Comprenons bien ceci : l'admirable dogme de la Sainte Eglise ne se réduit pas à l'argumentation courante des prédicateurs du moment. Ceux-ci restent muets en face de l'hindouisme et de ses insinuations, nous le voyons bien. Mais la saine et sainte doctrine ecclésiastique, prise dans son ensemble théorique et historique, a déjà répondu à toutes ces erreurs par des affirmations positives ; et cela surtout à l'époque patristique, c'est-à-dire à l'époque de la gnose, comme nous l'avons vu.

On peut dire, sans forcer les choses, que l'Église a déjà, et depuis longtemps, réfuté les doctrines orientales. Les grands dogmes concernant *la Trinité,* concernant *La Création ex-nihilo,* concernant *le Verbe* et Son Incarnation, Sa médiation universelle et Sa rédemption, concernant la *Mère de Dieu,* sont autant de certificats de victoire de la Religion de Notre-Seigneur sur les doctrines de la gnose dont celles de l'Inde ne sont que les cousines germaines.

Jean VAQUIE,

Lecture et Tradition, n° 84-85, août-septembre-ocobre 1980

LE YOGA FACE A LA CROIX

par Denis CLABAINE

Hé bien, dans ce face à face, la Croix a trouvé un champion aussi intelligent qu'énergique. Ce livre est écrit pour tous ceux que le yoga, et les disciplines analogues, intriguent, tracassent et troublent ; il apporte une remarquable clarté et une grande rigueur de pensée dans ces sujets si enchevêtrés, si obscurs et si subtils.

Denis Clabaine accumule de nombreux mérites. Le mérite, d'abord, d'avoir fait l'expérience de ce dont il parle. Il s'est trouvé sur le passage de la vague hindouiste, mais il n'a pas été renversé et roulé comme les autres. Il est resté debout. De sorte qu'en matière de yoga, "on ne le promène pas en bateau". Il a gardé les pieds sur terre. Il sait de quoi il parle.

Le mérite aussi d'un style lapidaire. Certes, il redit les choses sous de nombreuses formes, mais c'est toujours avec des expressions très denses. Par exemple, il décrit la mentalité du yogi comme "l'ivresse psychédélique d'un inconscient émancipé". Tout y est. Ou encore, quand il veut résumer la modalité de la pensée hindouiste, il dit : "noyer l'objet regardé dans la sensation regardante". Là aussi, on a tout en deux mots.

Le mérite encore de creuser les problèmes psychologiques et religieux du yoga en allant jusqu'au fond et au tréfonds de tous les mécanismes mis en jeu. Voilà un observateur à qui "on ne la fait pas". Sans doute, son point d'attaque est surtout le cheminement hypersensoriel des disciplines du yoga, mais il n'ignore pas les méfaits des voies purement intellectuelles.

Le mérite, enfin, d'avoir appliqué, à la solution de ces très graves et très actuels problèmes, les lumières de la foi la plus intelligemment et la plus fermement comprise. Il y a même des moments où son raisonnement est presque patristique.

Sa bibliographie est sélective, certes, mais fort pertinente et surtout très moderne. Ce n'est pas un vieux barbon qui vient nous parler de l'hindouisme de papa.

Mais, attention, ce livre est certainement un peu trop fort, trop élevé, on dira familièrement, trop calé, pour le lecteur moyen. Qu'il le lise quand même : il vaut mieux lire trop calé que trop primaire.Restons-en là pour le moment, car de cet ouvrage, nous entendrons certainement reparler. D'ailleurs, on doit s'attendre, de la part des gens d'en face, à des cris de putois.

Jean VAQUIE,

Lecture et Tradition, n°89, mai-juin1981

LA MAREE GNOSTIQUE

par Jean VAQUIÉ

Quel nom faut-il donner à la masse énorme de la littérature, ésotérique, occultiste, alchimique et orientaliste qui nous envahit ? Le meilleur nom est celui de "nouvelle gnose" sous lequel elle se présente elle-même le plus souvent. Sa diffusion, nous en sommes tous témoins, est de plus en plus abondante. Partout cette même religiosité gnostique, tantôt vague et charmeuse, tantôt agressive et prosélytique.

L'âme chrétienne observe cette prolifération avec un très désagréable sentiment d'impuissance. Elle est à le fois sidérée par l'étendue subite de l'inondation, et paralysée par le silence de la hiérarchie ecclésiastique dont on ne sait pas très bien s'il est fait d'incompréhension ou de connivence. Bref, tout ce débordement de littérature, symptôme d'une puissante effervescence intellectuelle, crée un problème que nous allons précisément essayer de circonscrire.

Examinons d'abord la matérialité du danger. Le mouvement de pensée qui se manifeste ainsi se proclame lui-même gnostique. Voici, par exemple, quelques titres d'ouvrages qui ne laissent aucun doute à cet égard : *la gnose de Prince*ton par Raymond Ruyer. *Approche de la nouvelle gnose,* par Raymond Abellio*, La gnose universelle,* par un groupe d'auteurs, *Gnosis,* par Boris Mouravieff, *"Epignosis",* la toute récente revue qui est l'organe du Groupe de recherche d'anthropologie créationnelle (CRAC). On n'en finirait pas de citer toutes les productions qui se rangent ouvertement sous la bannière gnostique. Sans compter les ouvrages qui sont gnostiques de substance, mais n'en portent pas expressément le titre.

C'est donc que ce mouvement de pensée se reconnaît une filiation avec la "gnose historique" qui a été enseignée durant les quatre premiers siècles de notre ère. Or quel était le trait essentiel de la gnose antique, celle de Simon Magicien, de Ménandre, de Basilide, de Carpocrate, de Marcion et de Valentin Elle entendait réunir en une religion universelle des éléments empruntés au polythéisme païen, à la philosophie grecque, au judaïsme et au christianisme qui était le nouveau venu. Cette religion de synthèse, qui englobait tout, se donne le nom de "Science par excellence" ou "Science" tout court, "Gnose" en grec. Elle se présentait comme chrétienne et même comme hyperchrétienne puisqu'elle prétendait comprendre le christianisme mieux que le christianisme se comprenait lui-même.

Or précisément les gnostiques modernes travaillent dans le même sens et en vue de cette synthèse, mais en y incluant des éléments que la gnose antique ne

pouvait pas connaître. Ces nouveaux éléments constitutifs de la gnose moderne sont d'abord l'Islam et les religions orientales, mais aussi les sciences quantitatives qu'elle a l'ambition d'incorporer dans cette même synthèse religieuse après leur avoir communiqué une dimension spirituelle sans laquelle cette incorporation serait impossible. On voit qu'il s'agit là d'un programme colossal que nous résumons en quatre mots. Et on comprend que, pour le réaliser, la masse des publications gnostiques soit elle-même colossale. Et parce qu'elle est vaste, le gnose moderne est naturellement aussi polymorphe. L'écart de ses extrêmes est grand. Il s'étend d'un pôle anti-chrétien dont le G.R.E.C.E., par exemple, peut fournir le modèle, jusqu'à un pôle qu'il faut bien appeler hyper-chrétien puisqu'on y manifeste la prétention, comme les gnostiques des premiers suèdes le faisaient déjà, de sonder l'essence du chritanisme plus profondément que l'Eglise n'est capable de le faire elle-même.

Il est impossible, c'est bien évident, d'écrire, en un seul article, un mouvement intellectuel d'une telle ampleur. Il faudra nous contenter de noter quelques-unes de ses manifestations caractéristiques pour en donner une première idée. Nous en avons retenu deux en nous efforçant de les choisir le plus proche des extrêmes : *Le Colloque de Cérisy-la-Salle,* proche du pôle "hyper-chrétien" et la *Rencontre de Cordoue,* proche du pôle "anti-chrétien".

Le colloque de Cerisy-la-Salle

Le Colloque international de Cerisy-la-Salle a réuni, du 13 au 20 juillet 1973, une trentaine de disciples de René Guénon, tous écrivains de valeur. Le chef d'Ecole, quant à lui, était déjà mort depuis plus de 20 ans. Il avait travaillé toute sa vie à la formulation d'une doctrine religieuse de type gnostique qu'il disait "traditionnelle", immémoriale et commune à l'hindouisme, au taoïsme, au christianisme profond et à l'islam. Et il avait souhaité que ses disciples constituent une élite internationale capable de répandre ses conceptions dans les diverses confessions religieuses mais surtout dans l'Eglise occidentale. Le colloque de Cerisy-la-Salle a précisément réuni cette première génération de disciples directs de René Guénon.

On peut résumer ainsi la "gnose guénonienne" qui s'est exprimée à ce colloque de 1973. Il aurait existé, à l'origine de l'humanité, une tradition primordiale unique. Cette tradition, fruit une révélation transcendante, n'a jamais pu être comprise que par une élite. Elle s'est perpétuée, d'âge en âge, mais secrètement, c'est-à-dire d'une manière ésotérique. Actuellement encore la tradition primordiale fait l'objet d'un ésotérisme universel qui se transmet dans les congrégations initiatiques dûment accréditées.

Quant aux grandes religions populaires et dévotionnelles, il faut les appeler exotériques parce qu'elles constituent des "extériorisations", des vulgarisations

simplifiées et sentimentales des thèmes traditionnels très élevés que seule l'élite initiatique peut comprendre. L'ésotérisme universel constitue l'Infrastructure de toutes les grandes religions populaires.

La religion chrétienne ne fait pas exception à cette règle. Elle n'en est au contraire qu'un cas particulier. Elle est édifiée sur le même soubassement ésotérique que les autres grandes religions dévotionnelles. Mais elle doit accepter, sans crainte de perdre son identité, cette filiation immémoriale et secrète. L'adhésion à la doctrine de l'ésotérisme universel est essentiellement compatible avec la foi chrétienne parce que non seulement l'ésotérisme ne la contredit pas, mais encore il lui apporte des explications éclairantes. Aussi la consigne de René Guénon à ses disciples était-elle de ***"se superposer à l Eglise sans s'y oppos*er"**. Consigne dans laquelle il faudrait être vraiment bien ignorant pour ne pas reconnaître le vieux mot d'ordre de la franc-maçonnerie qui; précisément, se donne elle-même comme une "super-église".

D'après ce **principe de compatibilité**, on peut pratiquer la religion chrétienne en qualité de "voie exotérique", tout en professant secrètement la "voie ésotérique" et cela avec, paraît-il, la même sincérité dans l'une et l'autre voie. (Mais alors cette double sincérité, n'est-elle pas plutôt une réelle duplicité ?)

Telles sont les consignes de Cerisy-la-Salle : il ne faut pas sortir de l'Eglise mais au contraire s'y incruster afin de mieux l'inspirer par le dedans : se superposer sans s'opposer. Nous retrouvons là l'hyper-christianisme de la gnose antique.

La rencontre de Cordoue

Là tous sommes proches du pôle anti-chrétien du mouvement gnostique moderne. C'est en effet pour étudier ***"le sacré sans Dieu"**,* avec toute l'attention désirable, que le **Cercle Eranos** s'est réuni pour la première fois en 1933 à Ascona, en Suisse, sur la rive du lac Majeur. Des réunions régulières eurent lieu, à ce même endroit, pendant de nombreuses années.

Le Cercle Eranos rassemble des savants de tous les pays mais spécialement des universitaires. Son fondateur et l'inspirateur de son programme d'étude est le théologien allemand Rudolf Otto. Mais le personnage le plus prestigieux des réunions d'Ascona fut Carl Gustav Jung, le psychiatre suisse, théoricien de ***l'inconscient collectif**,* émule puis rival de Freud. On rencontrait aussi à Ascona d'autres penseurs de stature internationale comme par exemple Gershom Shofem, l'auteur des *Grands courants de la mystique juive,* Henri Corbin, le théoricien de ***l'imaginaire*** (ou "imaginai" pour être à la mode) ou comme l'historien français Denis de Rougemont.

Les délibérations annuelles du Cercle Eranos à Ascona furent régulièrement publiées par le "Eranos Jahrbuch". On évalue à cent cinquante environ le nombre des personnalités qui vinrent ainsi, pendant des années, échanger et même élaborer ensemble des idées sur la psychologie de l'imaginaire, sur l'inconscient collectif et les cheminements historiques des mythes, sur la mystique naturelle et ses conditions de mise en œuvre, et, d'une façon générale, sur "le sacré sans Dieu", puisque telle était le formule initiale.

L'une des thèses de la Rencontre de Cordoue c'est ***l'unité essentielle de toutes les mystiques.*** Pour les congressistes, il n'y a pas lieu non plus, quand on étudie un état "imaginaire", de se poser la question de son éventuel inspirateur extérieur ; la distinction entre une "vraie mystique" qui serait inspirée par Dieu et une "fausse mystique" qui serait le résultat d'une synergie humano-diabolique, est une distinction totalement illusoire qui était autrefois enseignée par l'Eglise mais qui ne se justifie plus et qui n'est pas retenue par les savants de Cordoue.

Pour eux, les états mystiques, qu'ils soient religieux ou simplement "philosophiques", prennent naissance naturellement quand certaines vibrations cosmiques entrent en résonance avec la psychologie humaine élevée à un certain degré de réceptivité. Toutes les religions s'alimentent ainsi à la source commune de la mystique naturelle et universelle. Les thèses de Cordoue sont donc de tendance tout à fait syncrétique et leur parenté avec la gnose antique n'est contestée par personne.

Nous ne pouvons citer ici que ces deux exemples de manifestations gnostiques : à un pôle, l'hyper-christianisme des guénoniens de Cerisy-la-Salle, très attachés au principe de compatibilité de la gnose ésotérique avec le christianisme, et au pôle opposé, le ***"sacré sans Dieu"*** des congressistes de Cordoue. Mais la marée montante de la littérature occultiste et orientaliste, on s'en doute, fournirait beaucoup d'autres exemples, s'échelonnant entre ces deux extrêmes.

Devant une telle masse de livres, une telle diversité d'expressions, une telle subtilité d'argumentation, une telle autorité et un tel aplomb dans l'affirmation, les âmes chrétiennes qui ont conservé le zèle de l' Eglise sont très alarmées. Elles le sont d'abord par l'évidente nocivité de la gnose. Il est certain que **l'acide ésotérique** vient ronger la substance même des dogmes en chuchotant autour d'eux toutes sortes de sous-entendus déformants :

«**L'Eglise vous dit cela mais, en réalité, il faut comprendre autre chose**».

Elles sont alarmées aussi parce que le **boniment de compatibilité**, auquel sans doute elles restent pour leur part insensibles, gagne cependant du terrain parmi le troupeau sans défiance.

Et elles sont surtout inquiètes parce que la hiérarchie, une fois de plus, a visiblement abandonné toute idée de résistance et de riposte. L'Eglise officielle garde le silence en face de cette inondation qui emporte une proportion considérable de fidèles et qu'elle feint de ne pas voir, comme si elle était, de deux choses l'une, ou complice ou débordée. Nous ne chercherons pas ici à déterminer quelle est la véritable cause de son inertie.

Mais que les âmes fidèles n'aillent surtout pas se désespérer. Le patrimoine doctrinal de l'Eglise, quand on le considère non pas chez les prédicateurs du moment, qui ont tous tourné à l'humanitarisme, mais dans sa totalité historique, ce patrimoine doctrinal est loin, très loin de rester sans réponse devant les arguties de la gnose moderne, laquelle ne diffère pas essentiellement de l'ancienne. Or la gnose de Basilide et de Valentin a été autrefois vaincue par les Pères. La gnose de Guénon et de Jung le sera aussi, quel que soit "l'appareil d'érudition" dont elle s'entoure. Mais après quels combats ? C'est ce que l'avenir ne va pas tarder à nous faire sentir.

Jean VAQUIÉ,
Monde et Vie, 20 juillet 1984.

SUR L'ŒUVRE DE DOM DE MONLÉON

Les traditionalistes se plaignent de n'avoir pas de livres à distribuer aux jeunes militants pour leur formation doctrinale. En effet, les ouvrages où s'exprime la pensée traditionnelle sont matériellement rares parce qu'ils ne sont jamais réédités. Ils ont contre eux les puissances du jour qui les étouffent. Leur pénurie est réelle. Et c'est un des objectifs de la Diffusion de la Pensée Française que de procéder aux rééditions nécessaires.

Mais il est au moins un écrivain de la ligne traditionnelle dont les ouvrages sont faciles à se procurer : c'est Dom de MONLEON. Ils ont en outre l'avantage de traiter de l'EXÉGÈSE BIBLIQUE qui est l'une des disciplines les plus importantes de la formation religieuse. Ce moine bénédictin apporte aux âmes, par sa science et par sa fidélité. un puissant réconfort. Ses livres sont parmi les plus nourrissants que l'on puisse lire aujourd'hui.

Tout d'abord, le STYLE. Il est d'une clarté lumineuse. Rien de flou. Rien de romantique. Point d'expressions outrées. Point d'effets creux. Au contraire, des termes justes mais sans banalité. Des phrases simples mais sans aridité. Et dans tout cela, beaucoup d'aisance. C'est la vieille souche avec une sève nouvelle. C'est la résurrection du classicisme. Un régal !

Le raisonnement est aussi clair que le style. Et cette clarté est victorieuse. Car Dom de MONLEON, on s'en doute, a des adversaires puisqu'il n'est ni rationaliste, ni évolutionniste, ni moderniste, à aucun degré. Il n'use envers eux d'aucun sarcasme ; encore moins d'aucune invective. Seulement, lorsque, dans ses préfaces devenues célèbres il examine leurs thèses en projetant son investigation intelligente sur leurs obscurités et qu'il les prend è leurs propres pièges, il en résulte une ironie souvent féroce. Ils sont lessivés. C'est une joie !

Dom de MONLEON retrace, dans une collection maintenant très étoffée, la biographie des plus grands personnages de l'Ancien Testament : Abraham, les douze Patriarches. Moise, Josué et les Juges, Jonas, Daniel... Il les fait revivre avec une précision et un relief étonnants. Il nous rend sensible leur formidable labeur. La partie anecdotique de ses ouvrages, à elle seule, serait suffisante pour en faire un grand écrivain. Quand aux commentaires mystiques qu'il intercale entre les chapitres narratifs, ils font de ce grand bénédictin un grand exégète.

Dom de MONLEON procure à l'Ecriture Sainte une double réhabilitation. Il réhabilite la LETTRE de la Vulgate (on appelle ainsi la traduction latine de saint Jérôme qui est devenue officielle, canonique, courante, commune. "vulgaire"). Et il réhabilite l'interprétation patristique qui est l'ESPRIT de l'Ecriture.

La lettre d'abord. Dans ses exposés et ses commentaires, Il utilise

exclusivement la version officielle de l'Eglise, la VULGATE de saint Jérôme, la seule qui soit garantie contre toute *erreur* et qui, par l'onction dont elle est pénétrée, par la conaturalité que les siècles lui ont donné avec l'âme chrétienne, reste l'expression la plus sûre, la plus authentique de la Révélation - (Préface- du Cantique des Cantiques", page 9 - Nouvelles Editions Latines).

Ecoutons-le préciser cette affirmation dans un article d'ITINERAIRES : "Sans doute, il est de bon ton aujourd'hui d'afficher pour la Vulgate le plus profond mépris et d'invoquer à tout propos contre elle - *Veritatem Hebraïquam* - la vérité du texte hébreux.

• En appeler de la Vulgate à la vérité hébraïque est une de ces vastes duperies dont la "haute critique" est coutumière. Car c'est justement cette vérité hébraïque que saint Jérôme a entendu rétablir dans sa version latine, au-dessus de toutes les traductions de la Bible plus ou moins altérées qui circulaient de son temps.

• Génie littéraire hors classe, saint Jérôme a employé toutes les ressources de son intelligence et de sa volonté à restituer la parole de Dieu dans sa teneur authentique.

• Il avait à sa disposition des documents de première valeur, QUI ONT DISPARU DEPUIS, en particulier
- le rouleau de la Synagogue de Bethléem qu'il avait copié de sa main.
- et les célèbres EXAPLES où Origène avait reproduit, sur six colonnes parallèles, le texte hébreux et les cinq principales traductions grecques qui en existaient alors, œuvre gigantesque de critique et d'érudition dont la perte est considérée par les vrais savants comme irréparable.

• Ceux qui invoquent la "vérité hébraïque" raisonnent comme si nous possédions encore aujourd'hui les manuscrits originaux de Moise et des Prophètes. Mais il n'est pas permis d'ignorer que la seule version de l'Ecriture conservée par les juifs est celle dite "des Massorètes" qui ne remonte pas au-delà du VIè siècle après Jésus-Christ. ("suite à l'histoire de Jonas" dans ITINERAIRES, N°90, de Février 1965).

La transcription massorétique se recommande-t-elle au moins par son exactitude ? Il n'en est rien. Les rédacteurs juifs qui l'ont établie, aux environs du VIè siècle de l'ère chrétienne, se sont appliqués, chaque fois qu'ils l'ont pu sans trahir visiblement le texte original, à effacer tout ce qui apportait la preuve de la messianité de Notre-Seigneur, à laquelle ils ne voulaient pas croire.

Victoire reste à la Vulgate par son ancienneté et par sa rigueur scientifique. Que Dom de MONLEON soit chaleureusement remercié de nous en avoir

administré la preuve. Mais il a fait plus. Il réhabilite aussi l'EXEGESE PATRISTIQUE, c'est-à-dire l'Esprit de l'Ecriture, son sens spirituel.

L'Ecriture Sainte, en effet, requiert absolument d'être expliquée, parce qu'elle n'a pas seulement un sens littéral, immédiatement intelligible, mais encore un sens spirituel qui est le plus souvent mystérieux. Le sens spirituel ne peut être saisi que moyennant l'inspiration du Saint Esprit. Et c'est le magistère ecclésiastique qui définit l'interprétation adéquate, après avoir éliminé toutes celles qui sont inspirées par le mauvais esprit ou tout simplement par le propre esprit. C'est toujours par de fausses interprétations des Ecritures que les hérésiarques entraînent les fidèles hors de l'Eglise. C'était déjà par de fausses interprétations que le démon avait essayé de tenter Notre-Seigneur pendant les quarante jours au désert. La fréquentation de la Bible, en dehors des explications correctes qu'elle postule, est plus nuisible qu'utile. Il faut être d'autant plus sur ses gardes aujourd'hui que de grandes maisons d'édition répandent des documents bibliques de vulgarisation, inspirés par la "haute critique" naturaliste, rationaliste et moderniste, et donc très éloignée de l'exégèse traditionnelle.

Le sens spirituel de l'Ecriture - explique Dom de MONLEON dans la préface du "Cantique des Cantiques", à la page 8, n'est en aucune façon le fruit de l'imagination des Pères de l'Eglise, comme on le croit et l'écrit trop souvent. Il dépasse la capacité de la raison humaine, il ressortit de la révélation, il est l'œuvre du Saint-Esprit. Il fut enseigné aux Apôtres, d'abord par Notre-Seigneur, lorsqu'après Sa Résurrection, Il leur ouvrit l'esprit, pour qu'ils comprissent les Ecritures, et confirmé ensuite à la Pentecôte, quand ils reçurent le don de l'intelligence. Précieusement conservé par la tradition orale durant les premiers siècles, il fut consigné peu à peu dans les écrits des Pères de l'Eglise. et c'est là l'unique source où nous pouvons le trouver. Rien n'est plus insensé que de prétendre l'expliquer sans recourir à eux.

Le déferlement massif de la littérature pseudo-religieuse et pseudo-savante a pour but de nous faire douter de la sublimité de notre foi et de nous forger mauvaise conscience. Les ouvrages de Dom de MONLEON viennent précisément nous redonner confiance dans la valeur scientifique de nos bases scripturaires et dans l'authenticité de l'inspiration divine qui a élaboré l'exégèse traditionnelle.

Jean VAQUIE,
Lecture et Tradition, n° 36, juin 1972

IN MEMORIAM : DOM DE MONLEON

L'entraînement en vue de la bataille des idées a, lui aussi, son parcours du combattant. Et l'un des principaux obstacles de ce parcours intellectuel, c'est la critique externe de l'Ecriture Sainte. L'adversaire a semé le doute quant à l'authenticité de nos Livres Saints, quant à l'historicité des Evangiles, quant à l'interprétation traditionnelle des Ecritures.

Cet obstacle, il faut que nos combattants spirituels s'entraînent à le franchir lestement. Ils doivent être rompus à dynamiter la critique intempestive. Or, nul écrivain contemporain n'est plus apte à détruire ce type de doute que le bénédictin Dom de Monléon. Nous devons nous familiariser avec ses livres. Il faut que ses raisonnements solides deviennent chez nous des habitudes d'esprit. Cet entraînement fait partie de notre plus élémentaire culture religieuse.

Dom Jean de Monléon est mort le 19 avril 1981, le jour de Pâques. Puisse-t-il avoir achevé au ciel ce jour de «"la Solennité des solennités". Quel beau présage de salut pour ce moine si attentif aux harmonies providentielles.

Ses familiers savent bien que, sous les apparences d'un homme effacé, il fut un grand combatif et même un lutteur acharné. Il avait le goût de tenir tête et le tempérament pour y arriver, et cela avec d'autant plus de détermination qu'il ne défendait pas sa propre doctrine, mais celle des Docteurs, des scolastiques et du Magistère.

Il éprouvait, dit-on, une véritable délectation intellectuelle à s'incliner devant le consentement unanime des Pères qui était pour lui le grand critère de la certitude. La soumission au Magistère de l'Eglise lui était naturelle mais aussi agréable. Telle est la vraie sagesse de l'esprit dans la Religion révélée. Aussi, souffrait-il beaucoup de la crise actuelle où l'on voit précisément le Magistère hésiter, concéder, reculer, défaillir. Il en souffrait, mais il ne s'en scandalisait pas, puisqu'une telle crise est prédite, par le Divin Maître lui-même, comme annonciatrice du triomphe final.

On fait également remarquer, chez ses amis, l'extraordinaire puissance de travail de ce bénédictin, sa prodigieuse mémoire, sa connaissance de toute la littérature ecclésiastique, surtout évidemment en matière d'interprétation des Ecritures. Il était aussi à l'aise dans Raban Maur que dans Rupert de Deutz ou Hugues de Saint Victor. Sa vaste information lui permettait de mesurer la faiblesse de la plupart des commentateurs de l'école moderne, faiblesse masquée seulement par un appareil scientifique impressionnant, vu de loin mais sans portée réelle.

Relisons Monléon ; il appartient à notre parcours du combattant. Tous ses

livres, même les premiers, sont formateurs.

«*Les Instruments de la Perfection*» et «*Les Douze degrés de l'Humilité*» sont des commentaires sur la règle de saint Benoît.

«*Le Christ-Roi*» est un petit ouvrage vite lu, mais fort dense, qui dit peu et contient beaucoup.

«*Le Cantique des Cantiques*» et «*Les Noces de Cana*» forment une série un peu à part, ce qui ne veut pas dire sans intérêt.

«*Le Sens Mystique de l'Apocalypse*» appartient à la même série, mais il est peut-être un peu plus difficile à suivre. Mais quelle agréable façon d'apprendre la Religion !

Le «*Commentaire sur Jonas*» expose, dans sa magistrale préface, la méthode exégétique classique qui est celle de Dom de Monléon. On voit sans peine qu'elle surpasse, à la fois en exactitude et en profondeur, la critique externe, dite scientifique, aujourd'hui à la mode. C'est un véritable réconfort pour l'intelligence dés chrétiens. Un saint, qui est aussi un savant, nous venge, par sa science même, des savants fourbes et bavards qui allaient répétant :

«La maison est à nous, c'est à vous d'en sortir».

Monléon reste en vainqueur dans la maison, et nous avec.

Puis viennent les grands succès de Dom de Monléon : «*Les Patriarches*» - «*Moïse*» - «*Josué et les juges*» - «*Daniel*» - «Le Roi David». Il n'y a pas de meilleurs antidotes que ces ouvrages-là pour résister à la contamination insidieuse du doute moderniste. Véritablement, c'est l'esprit de la Sainte Eglise qui y souffle "*fortiter suaviterque*" avec force et douceur.

Et le style ! On peut promettre un vrai régal. La langue est simple et élégante, raffinée sans être précieuse, classique sans lourdeur. Tout est exact, la forme comme le fond.

Jean VAQUIE,

Lecture et Tradition, n°90, juillet-août 1981

NOSTRADAMUS, HISTORIEN ET PROPHETE

par Jean-Charles de FONTBRUNE

(Editions du Rocher)

Le «*Nostradamus*» de Jean-Charles de Fontbrune alimente les conversations. Mais les conversations ne lui sont guère favorables. Le livre se vend à grand débit mais, tout au moins chez les catholiques, c'est l'irritation qui domine. D'où vient cette irritation ? Elle découle de trois sources : d'abord le texte nostradamique lui-même, toujours plus ou moins énervant, puis la traduction de Jean-Charles de Fontbrune, et enfin le vacarme organisé autour du livre.

Les prédictions de Nostradamus ont toujours engendré une grande insatisfaction, c'est un phénomène bien connu. On est attiré vers elles parce qu'on y devine de grandes richesses et de grandes révélations. Mais comme on n'arrive pas à les comprendre, on reste sur un malaise.

Ce malaise s'explique d'abord par le mode d'inspiration de celui que l'on appelle "le prophète de Salon". Tout le monde convient qu'il avait un don naturel de voyance. Lui-même en fait état et déclare que ses "présages" sont divins. Mais ce don naturel, il a été conduit à l'intensifier, sans doute pour en augmenter le rendement. Il l'a intensifié d'abord par l'astrologie pour obtenir des dates et des noms de lieux, ce qui n'est encore pas trop grave. Sur le recours de Nostradamus à l'astrologie, les avis sont partagés ; mais il est difficile de le mettre en doute puisque lui-même s'affirme à plusieurs reprises, surtout dans "l'épître à Henry Second".

Mais Nostradamus a aussi intensifié son don naturel de voyance en provoquant artificiellement les "états seconds" au cours desquels il "voyait". D'ailleurs il ne s'en cache pas puisqu'il proclame d'emblée, dans le premier quatrain de la première centurie :

«Fiant assis de nuict secret étude / Seul reposé sur la selle d'érain».

Ce trépied de Sibylle pour prophétiser, voilà un type de mystique qui n'aurait certainement pas obtenu l'accord de saint Jean de la Croix. Bref Nostradamus a déjà de quoi inquiéter, ne serait-ce que par son mode d'inspiration.

Il est troublant aussi à cause du voile d'obscurité dont il a revêtu son texte. Par une prudence compréhensible, il a voulu en réserver l'intelligence à des hommes aussi savants que lui. Pour obscurcir ses versets, il a utilisé deux procédés. Le premier est le codage de sa terminologie ; il a forgé lui-même la plus grande partie de son vocabulaire ; et les mots dont il se sert sont tous savants ; ils ne révèlent leur sens qu'après une étude souvent très longue. Le second procédé est le brouillage de l'ordre chronologique des strophes (quatrains ou siscains). Il

les a mélangés comme on mélange les cartes avant de jouer. Deux quatrains successifs n'ont pas trait à des événements successifs ; ils se suivent au hasard. Pour s'y reconnaître et pour reconstituer le cours du récit (passé ou futur) il faudrait posséder la clef selon laquelle Nostradamus a interverti ses strophes. Mais cette clef, personne ne l'a jamais retrouvée. De sorte que le texte, déjà difficile par son vocabulaire, devient totalement inaccessible du fait de son désordre. Il attire par ses promesses et en même temps il rebute par son obscurité

Arrive aujourd'hui J-Ch de Fontbrune, le plus récent d'une longue série de commentateurs. A-t-il retrouvé la clef de l'ordre chronologique ? Pas plus que les autres. C'est pourquoi il a fait porter tout son effort sur l'interprétation du vocabulaire. Et il faut reconnaître que sous ce rapport, il surclasse ses prédécesseurs. Là réside l'une des raisons du succès de son livre. Il fournit, après chaque strophe citée, une véritable traduction en français courant. Cette disposition, très claire, rend l'ouvrage facile à consulter.

Seulement voilà ! Il fallait s'attendre à ce que, en présence d'un texte amphibologique qui laisse une grande liberté d'interprétation, le traducteur se laisse guider par ses tendances personnelles. C'est ce qui est arrivé.

Tout d'abord on s'est étonné avec raison de ce que, sur les 1.160 strophes écrites par Nostradamus, Fontbrune n'en traduit que 580, c'est-à-dire la moitié. Comment a-t-il choisi cette moitié ? Il est vraisemblable qu'il présente, dans ce premier tome, les quatrains qui sont à peu près intelligibles et qu'il réserve pour un second tome, dont la parution ultérieure est annoncée, ceux qu'il aura réussi à traduire entre temps. On a dès lors l'impression qu'il s'est hâté de publier cette première moitié afin de saisir un moment où la sensibilité du public lui aura paru favorable ?

Tant qu'il traduit des quatrains "échus", c'est-à-dire qui appartiennent au passé, -Ch. de Fontbrune est guidé par des événements historiques qui sont en dehors de toute contestation. La partie "passée" de la traduction de Fontbrune ne suscite aucune critique. Mais quand il abonde la partie future, n'ayant plus de repères historiques, il se laisse inspirer par ses opinions personnelles. Il en arrive même à solliciter carrément le texte qu'il se charge de traduire.

Comment J-Ch. de Fontbrune, par exemple, a-t-il choisi les quatrains dans lesquels il croit reconnaître le personnage du Maréchal Pétain ? Parce qu'il y est question de trahison et de despotisme ? On ne voit guère d'autres raisons. Mais alors c'est un peu léger. Que l'on veuille bien relire ces strophes, on verra que rien n'impose ni leur choix, ni même leur traduction.

Les quatrains qu'il attribue à Monseigneur Lefebvre ne s'imposent pas

davantage. Il est visible qu'il les a choisi uniquement parce qu'il y est question des "Albanois ". Or Monseigneur Lefebvre a en effet organisé un séminaire à Albano près de Rome. Il n'en faut pas plus à notre traducteur pour faire la liaison et l'assimilation. Pour lui "les Albanois" sont les catholiques traditionalistes ; c'est d'autant plus certain que les mêmes quatrains parlent de "sectes" et de discorde. En réalité ce mot d'Albanois a toujours été traduit par "anglais" en conformité avec l'expression classique de "perfide Albion". C'est cette traduction que conserve, à la suite de tous ses prédécesseurs, Serge Hutin dans son recueil récent. Fontbrune s'est laissé influencer par son animosité personnelle contre Mgr Lefebvre. Il a sollicité son texte de base..

Qu'apprenons-nous dans la version de Fontbrune ? Rien que nous ne sachions déjà : les probabilités d'une révolution mondiale, d'une banqueroute générale, d'une disette, d'une invasion russe compliquée d'une invasion arabe, les dangers qui pèsent sur la papauté, les perspectives de restauration monarchique, puis la venue finale de l'Antéchrist. Beaucoup de lecteurs se sont précipités sur Fontbrune pour essayer de connaître les régions qui seraient épargnées par une crise que tout le monde voit venir depuis longtemps. Ont-ils trouvé des réponses apaisantes ? C'est peu probable.

Il faut reconnaître que le recueil est présenté avec un grand talent d'exposition. Le travail qui a été fait pour clarifier le vocabulaire porte son plein effet. C'est indubitablement un livre qui soutient l'intérêt. Cet intérêt que l'on prend toujours en abordant Nostradamus mais qui se solde aussi toujours par un désenchantement tant sont grandes les incertitudes.

Quant au vacarme fait autour du livre, il n'a pas contribué à répandre la sérénité, surtout chez les catholiques. On se méfie toujours quant les clairons de la renommée soufflent trop fort : on pressent une manœuvre. On veut nous préparer à l'idée de la guerre, ont dit les uns. D'autres : on veut faire une bonne spéculation de librairie. D'autres pensent à une intervention de la maçonnerie en vue de se mêler des affaires de restauration. Pourquoi n'y aurait-il pas de tout cela à la fois

Bref, l'irritation s'explique du fait de Nostradamus lui-même qui ne satisfait jamais la curiosité qu'il suscite, du fait du traducteur qui sollicite son texte et du fait de la presse dont les interventions ne sont jamais gratuites.

Jean VAQUIE,
Lecture et Tradition, n° 91, septembre-octobre 1981

LES MANIFESTES ROSICRUCIENS

L'adjectif "rosicrucien" qualifie tout ce qui concerne la Rose-Croix. Et le substantif "rosicrucianisme" désigne la doctrine en usage dans la *Rose-Croix*. Mais qu'est-ce donc que cette mystérieuse et fameuse Rose-Croix ?

Si l'on s'en tient à la simple emblématique, la Rose-Croix est l'association d'une rose et d'une croix. C'est une rose placée au centre d'une croix, originellement au centre d'une croix latine, par la suite au centre de toutes sortes de signes cruciformes.

Quoi de plus chrétien que la rose et que la croix ? La rose est l'un des emblèmes de la Mère de Dieu, laquelle, dans les litanies qui lui sont consacrées, est saluée du nom de "Rose Mystique", avec le sens, simple et évident, de beauté cachée.

Les éléments constitutifs de l'emblème rosicrucien sont donc d'origine chrétienne, cela ne fait aucun doute. Mais c'est l'association de ces deux éléments constitutifs qui a donné lieu à une nouvelle convention. Nouvelle convention qui est beaucoup moins chrétienne que les éléments constitutifs pris isolément. Or, de fait, **la rose et la croix associées recouvrent toujours une intention de *détournement* du christianisme institutionnel.**

Historiquement la "rose-croix" a été choisie comme pavillon par une société de pensée dont nous allons voir les premières manifestations et dont le dynamisme est tout entier dirigé vers la réformation universelle, c'est à dire dans le sens du renversement des institutions historiques chrétiennes et dans le sens de leur remplacement par autre chose. Autre chose qu'il s'agit précisément d'élaborer. Le pavillon rosicrucien est chrétien dans ses apparences, mais la marchandise qu'il couvre ne l'est pas.

Trois coups de clairons teutoniques ont brusquement annoncé, dans les premières années du XVIIè siècle, l'existence, que l'on soupçonnait vaguement d'ailleurs, de la *Fraternité de la Rose-Croix.* Ces trois coups de clairons, ce sont les trois Manifestes rosicruciens que nous allons étudier maintenant.

Et s'ils prennent place dans notre enquête sur les doctrines révolutionnaires, c'est précisément parce qu'ils ont inauguré, sur un certain plan tout au moins, la phase de la **réformation politique.**

La "Réformation" luthérienne avait été surtout religieuse. La "Réformation Universelle" qu'entreprennent bruyamment les frères de la Rose-Croix s'étend **à la philosophie, à la science et à la politique des États**. Examinons tout cela.

Quels sont donc ces **trois manifestes** dont le ton fut si tonitruant ? Le premier s'intitule la ***Fama Fraternitatis*** et date de 1614. Le second est la ***Confessio Fraternitatis*** et il a été publié l'année suivante, 1615. Le troisième a pour titre ***Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz,*** édité en 1616.

Pour situer dans le temps les Manifestes rosicruciens, il faut se souvenir qu'à l'époque de leur publication (1614-1616), Luther était un homme du passé récent, mort en 1546 voilà 70 ans, tandis que Cromwel était un homme de l'avenir donc un homme encore inconnu, sa république devant dater de 1653, c'est à dire 37 ans plus tard. Voilà l'encadrement chronologique et événementiel des Manifestes que nous avons maintenant à analyser, sans plus tarder.

* * *

La ***fama fraternitatis*** d'abord, puisque c'est le premier en date. Nous sommes donc en 1614 dans le Wurtemberg, c'est-à-dire entre la province de Bade, qui couvre la Forêt-Noire, et le Royaume de Bavière. Et nous sommes à l'Université de Tübingen.

Sur certaines éditions, le titre du premier Manifeste est gravé dans un médaillon entouré de guirlandes à la manière du XVII^{è} siècle commençant : *fama fraternitatis ou confrérie du très louable ordre de la Rose-Croix*. 1614. Il n'y a ni nom d'éditeur, ni nom de ville d'origine. Simplement la mention Würtemberg.

Et il n'y a pas non plus de nom d'auteur. Mais, mis à part quelques suppositions qui furent rapidement abandonnées, on soupçonna unanimement **Valentin Andrea** d'être le rédacteur de la Fama. Ce Valentin Andrea était un jeune pasteur luthérien de moins de trente ans, très connu par ailleurs, parce que très dynamique, très remuant et même très aventureux.

Fama est un mot latin qui signifie renommée, gloire. Le ton est emphatique, dès le titre et il va le rester jusqu'à la fin. Le document se donne comme une déclaration solennelle qui s'adresse aux Princes et aux autorités de la science : "Nous, frères de la Fraternité de la Rose-Croix, dispensons notre salut, notre amour et nos prières aux régents, aux ordres, aux hommes savants et à tout homme qui lit notre écho dans une intention chrétienne."

On va en effet nous exposer une certaine forme du Christianisme. Mais ce sera un christianisme libre, un christianisme insatisfait et frondeur. Bref, ce sera **un christianisme révolutionnaire**.

Le texte retrace les circonstances qui justifient cette solennelle déclaration : "Dieu a présentement favorisé la naissan-ce d'esprits hautement éclairés qui ont pour **mission** de rétablir dans ses droits l'art (nous dirions la culture, la

civilisation) en partie souillé et imparfait, afin que l'homme achève de comprendre à la fois la noblesse et la magnificence qui sont les siennes et sa condition de ***microcosme***, et encore la profondeur de ses possibilités dans la pénétration de sa propre nature".

La Fama nous annonce donc **une réforme de la philosophie** qui va enfin nous aider à comprendre notre état et notre statut d'être humain, état et statut dont l'intelligence profonde nous échappe jusqu'à présent. Et le texte continue : "Or Dieu a gratifié notre siècle par une **foule de révélation**, par le livre de la nature et par la règle de tous les arts". Autre-ment dit, le progrès qui c'est récemment manifesté dans toutes les sciences annonce **une rénovation complète de la civilisation.**

Voici maintenant la présentation du génial philosophe qui est **le fondateur de l'ordre de la Rose-Croix** au nom duquel la déclaration est faite : "Aussi a pris naissance le projet d'une réformation universelle auquel notre défunt Père **Christian Rosenkreutz,** esprit religieux et **hautement illuminé**, Allemand, chef et fondateur de notre Fraternité, a consacré de grands et longs efforts."

Et la déclaration préliminaire se termine par des considérations un peu alambiquées que l'on peut résumer ainsi : **il n'est plus temps de s'en tenir aux anciens dogmes, il faut au contraire réviser ses connaissances, pour repartir sur des bases nouvelles.**

Nous tenons là la quintessence de l'intention qui va être développée par la suite : une **réformation universelle** qui sera le prolongement de la réformation plus proprement religieuse de Luther. Ce sera une **réformation de la science et de la philosophie** puisque la *Fama* s'adresse aux notoriétés intellectuelles ("les ordres"). Et ce sera aussi une **réformation de la politique** des États puisque ce même document s'adresse aux "régents", c'est-à-dire aux Princes.

Nous en avons fini avec les considérations préliminaires, avec les "généralités". Elles sont relativement courtes mais elles condensent bien les intentions de l'auteur.

Après cela, tout le reste de ce premier "manifeste" va être consacré à la biographie du fondateur de la Fraternité de la Rose-Croix, Christian Rosenkreutz.

On ne tarde pas à se convaincre que ce Christian Rosenkreutz est un personnage mythique. Mais c'est aussi un per-sonnage typique. Il présente tous les traits communs à ces **illuminés gyrovagues** qui, à la fin du moyen-âge, se mêlant aux étudiants sérieux, sillonnèrent la Chrétienté et périgrinèrent d'Université en Université, soit pour écouter des cours, soit pour en donner eux-mêmes. Un des modèles les plus accomplis de cette sorte de personnages est

incontestable-ment **Paracelse** que précisément Valentin Andrea, l'auteur de la Fama, prend explicitement comme **exemple**.

Paracelse est un **médecin** et un **alchimiste** Suisse qui a réellement existé. Il a vécu au début du XVI^{è} siècle, de 1493 à 1541, donc 73 ans avant la publication de la *Fama*. Nous allons le retrouver tout à l'heure, mais écoutons Valentin Andrea nous raconter la vie mythique et typique de Christian Rosenkreutz.

Entrons donc dans la "Chanson de geste rosicrucienne" qui va nous rappeler, sous bien des rapports, les Romans et les Poèmes du cycle du Graal ; elle nous rapellera surtout, évidemment, les romans graaliens de la deuxième génération, non pas ceux de Chrétien de Troyes dans lesquels l'inspiration chrétienne est encore prédominante, mais ceux de Wolfram von Eschenbach où c'est **l'influence arabe** qui l'emporté.

Christian Rosenkreutz serait né en 1378. Ses parents, nobles et pauvres, comme il se doit, le confient à des religieux qui lui dispensent une instruction soignée, lui apprenant le latin et le grec. Il est bien évident que cet enfant prédestiné se montre d'une extrême précocité. Il est difficile qu'il en soit autrement. Dès que ses forces le lui permettent, il part en pèlerinage au saint sépulcre, accompagné par un des religieux du collège où il a été élevé.

Mais voilà qu'à l'escale de Chypre, le religieux accompagnateur tombe malade et meurt. Les liens que rattachent le jeune homme à la religion institutionnelle viennent de se rompre. Christian Rosenkreutz, qui a atteint sa pleine maturité intellectuelle et qui n'a plus besoin de son mentor, continue seul son pèlerinage.

Cependant, au lieu d'aller directement à Jérusalem, il marque un long arrêt dans une ville de Turquie où il gagne sa vie en exerçant la médecine, malgré son jeune âge, que Valentin Andrea semble avoir un peu oublié.

C'est dans cette ville de Turquie qu'il entend parler, pour la première fois, des ***sages de damcar*** et des révélations qui leur ont été faites sur la nature toute entière. Voila donc des "Sages", notons le en passant, qui reçoivent des **révélations**, non plus sur les choses surnaturelles, comme les saints du christianisme, mais sur les choses de la **nature**. Ne soyons pas trop regardants sur l'origine de ces "révélations".

Il n'en faut pas plus à Christian Rosenkreutz pour se détourner de son pèlerinage au Saint Sépulcre. Il prend une bifurcation tout à fait symptomatique de l'état d'esprit qui va désormais le régir : il part pour la ville de Damcar et on ne nous reparlera plus du Saint Sépulcre.

Quelle est donc cette ville de Damcar ? S'agit-il de Damas ou de Damiette ?

On ne sait. On nous dit seulement qu'elle est située en Arabie, une Arabie romanesque où la précision géographique ne s'impose pas.

A Damcar, Rosenkreutz entre en conférence avec les sages dont il a tellement entendu parler. Ceux-ci lui donnent à lire un livre étonnant qui est pour lui une véritable révélation : le **Liber Mundi.**

Ce *Liber Mundi* existe réellement. C'est un ouvrage occultiste arabe du XIVè siècle. On y traite du **symbolisme naturel**, c'est-à-dire des **correspondances entre l'homme microcosme et l'univers macrocosme.**

Rosenkreutz traduit en latin le *Liber Mundi* et il le conserve dorénavant dans ses bagages. Car il part maintenant pour l'Égypte qui manque encore à sa formation.

La *Fama* ne s'étend pas sur ce que fit Rosenkreutz en Égypte et sur ce qu'il y apprit. De l'Égypte il passe au Maroc. L'étape du Maroc va être la plus importante de son pèlerinage détourné.

A Fez il est émerveillé par le niveau intellectuel des savants arabes et plus encore par leur organisation. Songez que tous les ans, à Fez, se tient une grande assemblée des sages venus de tous les pays musulmans. Ils se réunissent pour confronter leurs acquisitions de l'année sur les mathématiques, la physique et la magie. Christian Rosenkreutz séjourne deux ans à Fez et il y apprend beaucoup.

Il passe ensuite en Espagne, avec dans ses bagages, accompagnant le Liber Mundi traduit en latin qui le suit depuis Damcar, une multitude d'objets précieux ramenés de Turquie, d'Arabie, d'Égypte et du Maroc.

Installé en Espagne, il se met en devoir de répandre son expérience, ses connaissances et sa philosophie. Il écrit à tous les "savants", non seulement d'Espagne, mais de toute la Chrétienté. Il rédige à leur intention "une **axiomatique** nouvelle qui permet de **résoudre absolument tous les problèmes**". Le texte de la *Fama* n'en dit pas plus et ne cite aucune des phrases de cette axiomatique. S'agit-il d'une systématisation de la méthode expérimentale ? On ne sait. Malheureusement les savants chrétiens ne sont pas mûrs pour un enseignement si élevé. Ils se donnent la peine de répondre aux lettres de Rosenkreutz, bien sûr, mais c'est pour lui faire savoir qu'ils trouvent son axiomatique **ridicule**.

Devant cette incompréhension générale, Christian Rosenkreutz conclut à la nécessité : "de fonder en Europe une société qui possédât assez **d'or et de pierres précieuses** pour en faire le **prêt aux Rois** à des conditions intéressantes. Société qui se chargeât **également de l'éducation des Princes**. Société encore qui sût **tout** ce que Dieu a accordé aux hommes de savoir, afin

que l'on pût, comme les païens à leurs idoles, s'adresser à elle en cas de nécessité !"

En somme Rosenkreutz, ou plutôt Valentin Andrea, le véritable auteur de la *Fama fraternitatis*, rêve d'une académie permanente, d'une **société de pensée** qui éduquerait les Princes et règnerait, par son organisation, sur les consciences et sur les esprits.

Ici le texte de la *Fama* interrompt la biographie de Christian Rosenkreutz pour se livrer à des considérations générales, fort intéressantes d'ailleurs puisqu'elles nous livrent les **doctrines** de Valentin Andrea.

Nous apprenons qu'au temps de Christian Rosenkreutz (ce qui nous ramène au dernier quart du XIVè siècle) : "le monde était déjà gravide d'un grand bouleversement... et ce monde engendrait déjà des héros inépuisables et glorieux qui faisaient éclater les ténèbres de la barbarie... Ces héros constituaient la pointe du triangle de feu dont l'éclat de flamme ne cesse d'augmenter et qui allumera, sans aucun doute, le dernier incendie qui embrasera le monde".

Comme exemple de ces "héros inépuisables et glorieux", la *Fama* cite évidemment Paracelse, l'un des grands prototypes du "sage", et ajoute aussitôt : "Certes Paracelse n'a pas adhéré à notre Fraternité. Mais il était un lecteur assidu du *Liber Mundi*..."

Cette digression dans l'ordre de la philosophie de l'histoire étant terminée, la *Fama* reprend la biographie romanesque de Christian Rosenkreutz.

Nous l'avons quitté en Espagne au moment de ses appels infructueux aux savants d'Europe. Il ne va pas rester en Espagne, si loin de tout.

Il revient dans son pays, en Allemagne, fort de ses connaissances philosophiques et en particulier de ses connaissances en **alchimie spirituelle**, bien que nourrissant une forte animosité à l'égard des alchimistes opératifs qu'il considère comme des charlatans.

En Allemagne, il se fait construire une **vaste demeure confortable** où il se met à "méditer sur ses voyages et sa philosophie pour en constituer un mémorial précis". C'est dans cette demeure confortable qu'il construit beaucoup de beaux instruments dont la plupart sont aujourd'hui perdus malheureusement.

Puis il commença le **recrutement** de la Fraternité dont il avait senti la nécessité quand il était en Espagne, en vue de la **grande mutation universelle**. Le texte de la *Fama* donne par leurs initiales les noms des trois premiers frères de la Rose-Croix. Ces trois groupes d'initiales ont donné lieu à des suppositions

nombreuses entre lesquelles nous n'avons pas à choisir. Peu importe qui furent les premiers frères de la Rose-Croix. Ce qui est certain, selon la *Fama*, c'est que Rosenkreutz leur fit contracter un **engagement suprême** à son égard, un engagement **de fidélité, de diligence et de silence.**

La Fraternité rosicrucienne vivait des soins que les frères dispensaient aux malades. Mais les malades devenaient trop nombreux. Il fallut recruter huit nouveaux membres. C'est alors seulement que l'on rédigea la **règle** de la Confrérie.

Voici les principaux articles : Interdiction d'exercer une profession autre que de guérir les malades ; interdiction de porter un habit spécial ; obligation de se réunir chaque année dans la maison des fondateurs appelée dès lors la "**Maison de l'Esprit**"; la confrérie doit rester **ignorée pendant deux siècles** ; obligation de se choisir un **successeur**.

Intervient alors la cérémonie de la dispersion solennelle des frères de la Rose-Croix. Chacun partit dans la contrée qui lui avait été assignée afin de travailler séparément à la **grande réformation universelle**, en jouant le rôle de levain clairsemé dans la pâte.

Ceux qui publièrent, en 1614, la *Fama Fraternitatis* déclarent avoir appartenu à la troisième cooptation.

Le texte comporte alors cette étonnante déclaration où l'on sent la plume du fougueux pasteur luthérien Valentin Andrea "Sans mettre en doute les remarquables progrès que le monde a réalisés en l'espace d'un siècle, nous avons cependant la conviction de l'immutabilité de notre axiomatique jusqu'au Jugement dernier... Nous avons la certitude que nos pères, s'ils avaient profité de cette vive lumière qui nous baigne aujourd'hui, auraient eu plus de facilité pour taner le cuir du pape et de mahomet, au lieu de ne recourir qu'à des soupirs"

Étonnante déclaration en effet sous bien des rapports, en particulier parce qu'elle constitue une véritable manifestation d'**illuminisme** : "Si nos pères avaient profité de cette vive lumière qui nous baigne aujourd'hui..."

La *Fama* nous réserverait encore un épisode haut en couleur : la découverte du tombeau de Christian Rosenkreutz. Mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder. Il faut en finir avec ce premier Manifeste.

La *Fama* est incontestablement un appel au **recrutement** "Bien que nous n'ayons actuellement indiqué ni notre nom (d'auteur), ni emplacement de notre assemblée, il est certain que les avis de tous nous parviendront." Ce qui veut dire que toutes les précautions sont prises pour que les "savants" qui sont intéressés,

puissent prendre contact avec les frères de la Rose-Croix.

Mais la Fraternité n'a pas pour autant le désir de devenir une association publique. Elle entend rester **cachée**. Elle veut rester une **société secrète**. C'est tout au moins ce qu'affirment, avec une certaine grandiloquence, les trois dernières lignes de ce premier Manifeste : "Il faut bien que notre demeure, quand bien même 100 000 hommes aient pû la contempler, reste intacte pour l'éternité au yeux du monde impie, à l'ombre de tes ailes, ô Jéhovah."

* * *

Le second Manifeste rosicrucien est la ***Confessio Fraternitatis*** dont voici le titre complet : "*Confessio Fraternitatis ou Confession de l'Insigne Confrérie du Très-Honoré Rose-Croix à l'Adresse des Hommes de Science de l'Europe*. 1615."

Il n'y a là, non plus, ni nom d'éditeur, ni nom d'auteur. Mais on attribue couramment ce second texte au même rédacteur que le premier c'est-à-dire à **Valentin Andrea.**

C'est un document très court. Il ne comporte que quatorze petits chapitres de 15 à 20 lignes chacun. C'est une suite de déclarations de principes entre lesquelles on a du mal à choisir les plus caractéristiques. Nous ne pouvons pas tout citer. Notre sélection sera forcément arbitraire.

Du chapitre premier nous retiendrons seulement la notion du "**nouveau matin**" qui se prépare : "En ce jour le monde est sur le point d'atteindre l'état de son repos, avant de se hâter vers un autre matin, après l'achèvement de sa période et de son cycle."

Le chapitre II se résume ainsi : **La philosophie ancienne** (**scolastique) est malade**. A sa suite, le monde est malade. Mais la rénovation universelle est imminente.

Le chapitre III invite les savants à venir goûter, dans la Confrérie, "les merveilles du sixième temps".

Du chapitre quatrième on peut extraire ceci : "...nous allons **démanteler et abandonner le vieil édifice** disgracieux... nous allons **construire un nouveau château et une nouvelle forteresse à la Vérité**. C'est aux Rose-Croix qu'est réservé l'allumage du sixième candélabre."

Le chapitre cinquième serait à citer entièrement. Retirons-en seulement cette phrase sibylline : "...nous sommes chargés d'organiser en Europe **le gouvernement**. Nous en possédons une **description établie** par notre Père Christian. Cela, après que se soit réalisé et accompli ce qui doit antérieurement

arriver. A savoir quand les prédictions, murmurées par bribes, d'un avenir que l'on présage à l'aide des **symboles secrets, auront rempli la terre entière**".

Faut-il voir là l'évocation d'un **plan révolutionnaire par étapes successives**? Ou bien s'agit-il seulement d'une rodomontade ? Le symptôme est un peu trop mince pour que l'on puisse en décider.

Le chapitre VI se résume en ceci : **que l'on n'essaye pas de nous infiltrer, on n'y parviendra pas.**

Chapitre VII : la réformation prochaine sera la **réouverture du paradis terrestre**.

Le chapitre huitième fait état de l'apparition d'astres inconnus dans certaines constellations. Ils annoncent la proximité de la **rénovation**.

Le chapitre neuvième annonce la mise au point par les frères d'une **écriture magique et** d'une **nouvelle langue.**

Le chapitre X est **l'apologie de la Bible** que tous sont invités à **appliquer à la lettre**.

Le onzième chapitre rectifie le jugement trop sévère porté par la *Fama* sur les **alchimistes**.

Le chapitre douzième, en sens contraire, met **en garde contre les charlatans.**

Le treizième chapitre est celui de la cordialité tudesque et wurtembergeoise : "Qu'en dites-vous, bonnes gens, com-ment vous sentez-vous maintenant que vous comprenez et que vous savez que nous proclamons le Christ en toute inno-cence, que nous **condamnons le Pape**, que nous menons une existence de chrétiens... Ne pensez-vous pas vous initier enfin à nos côtés, compte tenu non seulement de vos dons intérieurs mais aussi de votre expérience du Verbe de Dieu".

Quatorzième et dernier chapitre : La Fraternité restera **secrète**. Elle ne se révèlera pas à l'extérieur tant qu'un **décret divin** particulier ne l'y aura pas expressément invité.

Ainsi se termine la "*Confessio Fraternitatis*", texte beaucoup moins romanesque et moins pittoresque que la *Fama*, mais beaucoup plus révélateur quant à **l'esprit** et à **l'organisation** de la Confrérie rosicrucienne.

* * *

Le troisième Manifeste rosicrucien s'intitule, en allemand ***Chymische Hochzeit Christiani Rosenkreutz anno 1459***. L'ouvrage est édité, non plus dans le Würtemberg, mais à Strasbourg en 1616. Il est censé être écrit par Rosenkreutz lui-même.

Ce troisième Manifeste est-il encore de la plume de Valentin Andrea ? C'est moins certain que pour les deux premiers. Ce texte est un **roman à la fois chevaleresque et alchimique**. Il est on s'en doute, éminemment **allégorique**. Christian Rosenkreutz, qui se met en scène lui-même, se donne parfois les traits de Perceval dans les romans du Graal.

D'une façon générale, la ressemblance des "Noces Chymiques" avec les romans du Graal deuxième manière est notable et l'on peut s'étonner qu'elle n'ait pas été mise plus souvent en évidence.

Le roman de ces "Noces" se déroule en sept jours. Nous n'avons pas le temps de nous attarder sur chacune de ces sept phases. Nous ne résumerons que les épisodes les plus importants.

Le "premier jour" raconte **l'invitation aux Noces**. Nous sommes à la veille de Pâques. Rosenkreutz est assis à une table et il médite. Il médite sur des mystères "dont quelques-uns lui ont été révélés par **le maître des lumières**". Soudain, une terrible tempête s'élève au milieu de laquelle apparaît une "**glorieuse vision**".

Un personnage magnifique se montre, portant des vêtements bleu-ciel et étincelant de lumière. Dans sa main droite il porte une trompette d'or sur laquelle est écrit le nom de Christian Rosenkreutz. Dans l'autre main, il porte un paquet des letttres qu'il va distribuant dans le monde entier. C'est l'invitation aux "Noces Royales". Rosenkreutz reçoit la sienne. Il peut y lire : "Dirige-toi vers la montagne où trois Temples se dressent avec majesté. Là où tout est visible, du commencement à la fin." Rosenkreutz s'habille alors de blanc, il épingle sur son épaule un ruban rouge en forme de croix et il pique quatre roses rouges sur son chapeau.

Le deuxième jour est consacré à **l'arrivée** au château et à la **prise de contact** avec les autres invités. Les allégories sont nombreuses mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder.

Le troisième jour est celui du **banquet**. Sur des tables revêtues de nappes en velours rouge à franges d'or, des pages offrent aux convives des bijoux : les uns sont des "Toisons d'Or" et les autres des "Lions Volants".

Le quatrième jour est celui de la **représentation théâtrale**. Le public se tient "entre les colonnes", car **deux colonnes** délimitent l'assistance. Le drame se déroule sur le rivage de la mer. Le flot apporte une caisse qui contient un enfant accompagné d'une lettre. Le pays de l'enfant a été envahi par les Maures. On a voulu sauver l'enfant. Mais le Roi des Maures le poursuit. Le voilà qui apparailt. Cependant, l'enfant s'est transformé en une jeune femme que le Roi Maure veut saisir. Le fils du Roi du rivage intervient et la sauve. On les **fiance**.

Le cinquième jour est celui de **l'exploration de la crypte**. Rosenkreutz y découvre des inscriptions étranges, toutes remplies d'**allusions alchimiques.**

Le sixième jour est consacré "au dur **travail des fourneaux**". Les alchimistes réussissent a **créer la vie** sous la forme d'un **phénix**.

Le septième et dernier jour est le plus important. Les invités aux Noces montent dans 12 bateaux dont les pavillons représentent les 12 signes du Zodiaque. Une demoiselle d'honneur vient les informer qu'ils sont tous créés "Chevalier de la pierre d'or". Après une promenade en mer, ils se forment un cortège pour une somptueuse procession. Un page lit les règles de "l'Ordre de la Pierre d'Or". Elle comporte cinq articles parmi lesquels certains ressemblent singulièrement à ceux de la **Constitution d'Anderson** (1717) qui forme la **Charte de la Franc-Maçonnerie**. Nous n'avons pas le temps de nous livrer à une comparaison, mais elle serait très instructive. La journée se termine par une **intronisation à la chevalerie** (à noter que le texte ne comporte pas le terme d'adoubement, ni celui d'initiation).

Rosenkreutz suspend la "Toison d'Or" à son chapeau avec cette inscription : "Summa Scientia Nihil Scire". **Le sommet de la science est de ne rien savoir.** Devise qui résume la règle contemplative des "Mystiques Rhénans", appelée aussi la **docte ignorance**.

Ainsi se termine le troisième et dernier Manifeste rosicrucien : "Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz".

Mais finalement point de Noces, point de mariage. A peine de vagues fiançailles esquissées sur le bord de la mer à la fin du quatrième jour. A tel point que l'on se demande si, d'allégories en allégories, les "noces chymiques" auxquelles nous avons été conviées ne sont pas tout simplement **la hiérogamie du Créateur avec la créature dans le meilleur style alchimique.**

* * *

Pris dans leur ensemble, les Manifestes rosicruciens sont un appel à la **Réformation Universelle sur les ruines de l'ordre chrétien.** A un certain moment, nous avons même vu apparaître, en feu-follet, comme la lueur du

"Grand Soir".

Ces trois coups de clairon ont suivis un **silence hermétique** ("silentium post clamorem" disait-on alors en Würtemberg). Mais il est bien évident qu'ils avaient été précédé par une longue préparation, une longue incubation. La Fraternité de la Rose-Croix a eu sa **préhistoire**.

Quant à **l'influence postérieure** de ces trois manifestes, elle a été **considérable** et cela surtout en Angleterre. Ce sont les frères de la Rose-Croix qui sont allés **parasiter les dernières loges opératives d'Angleterre et d'Écosse et qui les ont transformées en loges dites spéculatives**. **Le rosicrucianisme est une des sources les plus certaines de la maçonnerie moderne en même temps que de l'idéologie révolutionnaire.**

LA PERSONNALITÉ DE L'ANTÉCHRIST

L'Antéchrist, dont l'apparition est prophétisée pour la fin des temps, sera-t-il un personnage historique déterminé, ou bien seulement uni être collectif ? Le Magistère n'a jamais tranché infailliblement la question de sorte que la matière reste libre. Il est loisible à un catholique fidèle de considérer l'Antéchrist comme un être collectif. On ne saurait le lui reprocher au nom de la foi. Inversement les partisans de la "personnalité de l'Antéchrist" ne sauraient eux non plus encourir de reproche. Nous allons exposer les principaux arguments que l'on invoque d'ordinaire en faveur de cette opinion.

Les deux écrivains sacrés qui mentionnent le plus explicitement te personnage de l'Antéchrist sont saint Jean et saint Paul. Il est bon de les citer en entier et de les prendre pour base de notre raisonnement.

I. Jean II, 18 : «Mes petits enfants, c'est la dernière heure. Comme vous avez appris que l'Antéchrist doit venir, aussi y a-t-il maintenant plusieurs antéchrists : par là nous connaissons que c'est la dernière heure. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car, s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous ; mais ils en sont sortis, afin qu'il soit manifeste que tous ne sont pas des nôtres».

I. Jean II, 22 : «Qui est le menteur, si non celui qui nie que Jésus est le Christ? Celui-là est l'antéchrist, qui nie le Père et le Fils».

I. Jean IV, 3 : «Tout esprit qui ne confesse pas Jésus, n'est pas de Dieu ; et celui-là est de l'Antéchrist dont vous avez entendu dire qu'il vient, et maintenant il est déjà dans le monde».

II. Jean 7 : «Plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde, qui ne confessent pas que Jésus-Christ soit venu dans la chair ; celui-ci est le séducteur et l'Antéchrist».

Voici maintenant deux passages de saint Paul qui précisent ceux de saint Jean.

II. Thess II, 1 : «En ce qui concerne l'Avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec Lui, nous vous prions, frères, de ne pas vous laisser ébranler facilement dans vos sentiments, ni alarmer, soit par quelque esprit, soit par quelques paroles ou lettres supposées venir de nous, comme si le jour du Seigneur (le jugement dernier) était imminent.

«Que personne ne vous égare d'aucune manière ; car auparavant viendra l'apostasie et se manifestera l'homme de péché, le fils de perdition, l'adversaire

qui s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou honoré d'un culte, jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu et à se présenter comme s'il était Dieu».

II. Thess II, 8 : «Et alors se découvrira l'impie, que le Seigneur exterminera par le souffle de Sa bouche, et anéantira par l'éclat de Son avènement. Dans son apparition cet impie sera, par la puissance de Satan, accompagné de toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, avec toutes les séductions de l'iniquité, pour ceux qui se perdent, parce qu'ils n'ont pas ouvert leur cœur à l'amour de la vérité qui les eût sauvés».

Ces quelques textes de saint Jean et de saint Paul contiennent les notions fondamentales concernant l'Antéchrist. Nous en distinguerons quatre :

1- L'apparition, dans le futur mais avant le Jugement dernier, d'un "Séducteur" qui sera un personnage historique bien défini et auquel les écrivains sacrés donnent par avance le nom d'Antéchrist, d'homme de péché, de fils de perdition, d'adversaire et d'impie.

2- Parmi les contemporains des Apôtres, la manifestation d'une certaine catégorie de mauvais chrétiens qui sont imprégnés de l'esprit de cet Antéchrist et qui professent sa doctrine, niant que Jésus est le Christ, niant le Père et le Fils, ne confessant pas Jésus et ne confessant pas que Jésus-Christ soit venu dans la chair (ce dernier reproche désigne les "docétistes" c'est-à-dire ceux qui prétendent que Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la Croix, n'a souffert qu'en apparence, la chair d'un Dieu, selon eux, étant impassible). A ces mauvais chrétiens, saint Jean donne, par extension, le nom d'Antéchrists puisqu'ils annoncent l'Antéchrist personnel dont ils partagent déjà les doctrines. C'est dans ce sens que l'esprit de l'Antéchrist "est déjà dans le monde". Bien plus, ces petits antéchrists forment déjà, avec le grand Antéchrist final, un être collectif, que l'Apocalypse appellera "la bête".

3- Saint Paul met les chrétiens de sa génération en garde contre les agitateurs qui voudraient les convaincre que le "Jour du Seigneur" (à savoir le "Jugement dernier") est imminent.

4- L'Antéchrist ne sera pas Satan en personne. Il sera un homme auquel Satan communiquera des pouvoirs exceptionnels pour opérer des pseudo-miracles et des prodiges mensongers.

Telles sont, concernant l'Antéchrist, les quatre notions fondamentales que l'on tire directement des textes du Nouveau Testament. Les Pères et les Docteurs qui vinrent ensuite n'ajouteront rien d'essentiel à ces quatre composantes de la doctrine scripturaire de l'Antéchrist. Ils vont seulement, au fil de l'Histoire, se trouver en présence de personnages historiques qui présenteront, avec

l'Antéchrist final annoncé par l'Écriture, de singulières ressemblances. A ces personnages, qui s'alimentent de l'esprit antéchristique, ils vont, à l'exemple de saint Jean, donner le nom d'antéchrists.

Ainsi est née la notion de "préfiguration" de l'Antéchrist. Néron a été assimilé, plus exactement comparé à l'Antéchrist. Julien l'Apostat l'a été aussi. Au moyen-âge nombreux furent les auteurs chrétiens qui tiennent Mahomet pour un antéchrist. Il faut reconnaître que de telles assimilations sont d'une grande exactitude car tous ces personnages de l'histoire furent de redoutables "adversaires" du Christ ; elles ne nuisent pas à la notion fondamentale et scripturaire de la "personnalité" de l'Antéchrist des derniers temps. Et l'on ne peut pas dire que la tradition patristique nous ait transmis l'idée d'un Antéchrist "être collectif" et personne morale, bien au contraire.

Saint Irénée, par exemple, s'est appliqué à imaginer, d'après les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il a pu rassembler, comment se comporterait, dans l'avenir lointain, ce formidable personnage. Il sera, dit-il, l'auteur d'une grande apostasie et se fera adorer comme Dieu par tous ceux qu'il aura séduits ; il fera des prodiges par le moyen des démons et séduira les habitants de la terre , il résumera en lui-même l'apostasie universelle.

Même doctrine de la "personnalité" de l'Antéchrist chez saint Cyrille de Jérusalem : «De même que le diable a trompé les hommes avant la venue de Jésus-Chrsit, de même l'Antéchrist, lors de la seconde Venue de Jésus-Christ, trompera les hommes et usurpera la domination sur l'empire romain».

Sur la question de savoir à quelle époque apparaitra l'Antéchrist "personnel", il est admis depuis longtemps que ce sera aux approches de la fin des temps. Saint Thomas d'Aquin le pensait, comme bien d'autres, et il appuyait son opinion premièrement sur Matth XXIV, 12 : «Et à cause des progrès constants de l'iniquité, la charité d'un grand nombre se refroidira... et alors viendra la fin» et deuxièmement sur I Tim. IV, 1 : «Mais l'Esprit dit formellement que, dans les derniers temps certains abandonneront la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons...». Sur ce point, la tradition apostolique a toujours reçu le renfort des mystiques. La révélation privée surabonde de prophéties concernant les tribulations dernières et l'Antéchrist qui en sera le plus actif artisan. Citons en particulier sainte Hildegarde qui a écrit, à ce sujet, des pages très claires.

Et maintenant comment se situe "le Bête", dont il est si souvent question dans l'Apocalypse, par rapport à l'Antéchrist. Qu'est-elle comparativement à lui ? La réponse à cette question diffère, selon les écoles.

Les partisans de l'Antéchrist collectif pensent que "la bête" et l'Antéchrist

désignent une seule et même personne morale. Dans cette conception, la bête antéchristique serait un vaste corps composite qui n'aurait pas de tête.

Pour les partisans de l'école opposée, l'Antéchrist est "le chef" c'est-à-dire la tête de la Bête, laquelle est le corps constitué par tous les hommes qui se nourrissent de l'esprit de l'Antéchrist et partagent sa doctrine, corps qui sera particulièrement difforme et démesuré dans les derniers temps. Dans cette conception, l'existence du corps n'exclut pas celle du chef. S'il y a un corps, qui est la bête, il y a aussi un chef qui est le "fils de perdition". Les deux notions non seulement ne s'annulent pas, mais elle se complètent.

La doctrine de la "personnalité" de l'Antéchrist est loin d'être étrangère à la tradition apostolique. Elle a été partagée par les plus illustres pontifes. On se souvient de ce passage de l'encyclique par laquelle saint Pie X annonçait au monde catholique son élévation au trône de Pierre . «Quiconque pèse la grandeur des iniquités modernes est en droit de se demander si une telle perversion n'est pas le commencement des tribulations dernières... et si même le "Fils de perdition" dont parle l'Apôtre n'aurait pas déjà fait son apparition parmi nous». On peut donc affirmer que Saint Pie X croyait à la "personnalité" de l'Antéchrist.

Jean VAQUIÉ

"DE LA VIE AVANT TOUTE CHOSE"

Le livre *De la vie avant toute chose*, publié récemment aux Editions Mazarines par le docteur Pierre SIMON, constitue un précieux document. Il démontre sans aucune ambiguïté **la responsabilité de la franc-maçonnerie dans tout le processus de vulgarisation de la contraception et de l'euthanasie.**

Le docteur Pierre SIMON, gynécologue, est ancien grand-Maitre de la Grande Loge de France. Voici en quels termes son éditeur le présente :

> "Depuis vingt-cinq ans, il lutte pour **transformer** non seulement la médecine, mais aussi **la loi et les mœurs**".

De la vie avant toute chose, c'est une vision globale de notre société, à travers les combats et les expérien-ces quotidiennes d'un homme qui a été le co-fondateur du mouvement français pour le Planning familial ; conseiller du ministre de la Santé lors des grands débats législatifs sur la contraception, il a été l'un de ceux qui contribuèrent à **faire passer la contraception dans la vie quotidienne".**

Dans le chapitre intitulé "La Mort", P. SIMON révèle qu'il fut déterminé à entrer dans la Franc-Maçonnerie par ses angoisses et ses réflexions concernant la mort. Il se demandait s'il ne serait pas possible "d'apprivoiser la mort" :

> "**Apprivoiser la mort**", c'est lui donner un sens et c'est aussi donner un sens à la vie... Je n'ai pu comprendre la vie qu'en subjuguant la mort. C'est donc ici qu'il faut comprendre la démarche qui m'a incité à **devenir maçon**". (page 68).

Les doctrines de la franc-maçonnerie, ses symboles, ses rites anciens et inchangés, toute l'ambiance intellectuelle de la loge, ont enseigné au docteur P. SIMON la **dédramatisation de la mort** : "**La véritable initiation n'a d'autre but que de fournir les techniques du passage vers "L'Orient éternel"**, ainsi les Francs-Maçons dénomment-ils la mort. La véritable initiation est celle qui prépare à la mort. C'est ainsi que le nouvel initié saisit précisément le passage à la nouvel-le vie. Techniquement, scientifiquement, par la société initiatique, il accède à un nouveau climat mental. C'est alors qu'in-tervient la loge : elle l'aidera à trouver ses sources existentielles. Par la loge, l'initié découvre la véritable dimension qui est spatio-temporelle. Incarné dans un collectif, il vivra ainsi jusqu'à la fin des temps. Jamais l'initié ne s'efface". (p. 74).

Ce sont les doctrines maçonniques, symbolisées par les rites qui ont apporté au docteur P. SIMON le premier élément de son système : la dédramatisation de la mort, laquelle n'est qu'un simple changement d'état.

La loge, grâce encore à son enseignement "traditionnel", lui a appris aussi une

autre notion :

"Sur le plan philosophique, la systémique devient la notion fondamentale de la Tradition qui s'exprime aujourd'hui en langage scientifique... La révision du concept de vie, induite par la contraception, peut donc, par la vertu du systémique, **transformer la société dans son intégralité."**

"Le moyen : poser le principe que **la vie est un matériau**, au sens écologique du terme, et qu'il nous appartient de **la gérer** ; là est l'idée motrice. Mais on ne modifie pas les foules sans les concerner fondamentalement. L'arme absolue qui apporte le soutien populaire, c'est le viscéral :

"Le viscéral est le milieu où, en réponse à la demande jusqu'alors sourdement formulée, va diffuser **l'agent détonateur : la contraception médicale.**

"Les progrès de la chimie vont permettre d'accéder à **la contraception absolue**, la pilule. Sciences excates, plus aspiration viscérale = la raison se conjugue à l'instinct". (page 85).

En termes plus clairs, la vie ne dépend plus d'une gestion providentielle jusqu'alors acceptée, mais de la GESTION' HUMAINE. C'est la Société et non plus la Providence qui va gérer la vie. C'est la Société qui va appeler à la vie et interrompre la vie quand cela lui semblera judicieux.

Le docteur P. SIMON a puisé sa doctrine eugénique dans le laboratoire d'idées constitué par la loge. Non seulement il ne fait pas mystère de cette inspiration, mais il l'inscrit **à l'actif de la Franc-Maçonnerie** :

"Lorsque nous prétendons - ici à propos du concept de vie et de régulation des naissances - que la loge est le LABORATOIRE DE LA SOCIETE, cela n'implique que "la mise en condition cosmique" induit une réflexion non tributaire du quotidien, de l'événement ou de la rue. La réflexion a valeur humaine, sociale et universelle. Ainsi en est-il des lois que nous pouvons inspirer ou des mutations de la société que nous pouvons susciter". (page 114).

Quand le docteur P. SIMON parle de "mise en condition cosmique", il emploie un langage maçonnique pour dire que le travail en loge met l'initié en communication avec la grande entité collective et universelle et c'est cette communication qui lui procure l'inspiration, en lui faisant voir le monde dans une perspective plus élèvée.

Nous apprenons aussi par la lecture de ce livre que le même laboratoire

d'idées généreuses étudie les moyens de **légaliser progressivement l'insémination artificielle des femmes, les manipulations génétiques des fœtus, l'euthanasie des indésirables, ainsi que, évidemment, le remplacement de la famille traditionnelle, désormais inutile, par d'autres institutions.**

Lisons et conservons précieusement le livre du docteur P. SIMON, Grand-Maître de la Grande Loge de France. On.ne pourra plus nous raconter désormais que la Franc-Maçonnerie ne fut pour rien dans la genèse de la **catastrophe**.

Jean VAQUIÉ

LES PRÉCURSEURS DE L'ÈRE DU VERSEAU

par **MARIE-FRANCE JAMES**

AUX EDITIONS PAULINES, MONTRÉAL 1985

Les précurseurs dont parle ici Marie-France James sont les "ésotéro-occultistes", ainsi qu'elle les nomme le plus sou-vent, qui ont commencé à se réunir et à écrire, après la Révolution de 1848, en vue de redonner vie au courant religieux et spiritualiste de la maçonnerie. Ils voulaient lutter contre les effets déséchants du rationalisme qui avait envahi les loges et qui, après avoir produit l'encyclopédie, dégénéra en **scientisme**, en **laïcisme** et en anticléricalisme. Après donc la Ré-volution de 1848, pour redresser une situation qui leur paraissait inquiétante, "Les Précurseurs de l'Ère du Verseau" reprirent et amplifièrent des doctrines jadis exposées, dès le berceau de la maçonnerie, par des gens comme Louis-Claude de Saint Martin (le "philosophe inconnu"), Wuillermoz, Martinez-Pasqualis et tous les autres. C'est à ce travail de restauration spiritualiste que M.-F. James va nous faire assister.

Elle n'étudie pas toutes les personnalités de cette cohorte des "précurseurs". Elle choisit les plus typiques et elle les campe avec une étonnante concision : Alan Kardec, Eliphas Lévi, H.P. Blavatsky, Annie Besant, Rudolph Steiner, Papus... Elle n'oublie pas **le plus important, René Guénon**, dont elle retrace rapidement **la carrière maçonnique, hindouiste, gnostique et finalement islamique**. La rigueur documentaire de M.-F. James est imbattable. Chacun de ses paragraphes est l'équivalent d'un excellent article de dictionnaire. Rien n'est inutile et tout ce qui est essentiel s'y trouve. Les développements sont architecturés avec tant de logique qu'ils se lisent avec fluidité et n'engendrent aucune lassitude. De sorte que l'on sera impardonnable, si l'on n'a pas lu ce petit livre d'à peine 200 pages où **toute la genèse de la gnose moderne** est mise à plat en tableaux lumineux, avec une objectivité, on peut dire parfaite.

Quels sont les chapitres les plus brillants? Il est impossible de décerner des prix. Citons-en deux, tout à fait au hasard: d'abord celui qui a pour titre *La Synarchie, Mythe ou Réalité* : l'auteur rattache de préférence la **synarchie** à saint Yves d'Alveydre et sa tendance est plutôt de la détacher du martinisme, contrairement à ce que l'on faisait d'ordinaire depuis le rapport Chavin. Avec raison encore, elle inclut le "Schéma de l Archétype Social" parmi les documents synarchiques et elle l'apparente à l'Archéomètre, du même Saint Yves. Or le "Schéma" va prendre de plus en plus d'actualité avec l'extension d'une certaine tendance des néo-légitimistes laquelle n'est finalement qu'une opération synarchique. Il faut savoir gré à M. F. James d'avoir attiré notre attention sur ce "Schéma" que nous avions tendance à oublier.

Citons aussi le chapitre consacré aux **origines ésotéro-occultistes du nazisme**. Elle y fait l'inventaire, pas fastidieux du tout, de ce qui a été publié sur le sujet. Bien entendu, elle ne dissipe pas l'épais brouillard qui entoure les filières initiatiques extrême-orientales dans les sectes sous-jacentes au nazisme. Mais il ne faut pas lui en vouloir, c'est un sujet quasiment inexploré ! Ce qui est certain c'est que ce chapitre renforce notre intime conviction de l'origine au moins partiellement maçonnique de l'hitlérisme.

Une telle sûreté, un tel éventail et une telle abondance de précisions supposent l'accès à une réserve documentaire de première qualité. Or, quand on examine les titres universitaires de Mademoiselle James, on est amené à penser que cette source documentaire se trouve à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal au Québec. C'est également à Montréal que siège le "Centre d'Information des Nouvelles Religions", dont M.-F. James est précisément vice-présidente. Elle a indubitablement mis à contribution ces deux sources (la Faculté et le Centre) pour composer non seulement "les Précurseurs", mais aussi ses autres ouvrages dont nous avons rendu compte dans le N° 102 (juillet-août 1983) de *Lecture et Tradition*.

Le premier s'intitule *Esotérisme et Christianisme - Autour de R. Guénon*, aux Nouvelles Editions Latines, 1981. Le second est constitué en forme de dictionnaire *Esotérisme, Occultisme, Franc-Maçonnerie et Christianisme aux XIX*[è] *et XX*[è] *siècles. Explorations bio-bibliographiques*, toujours aux N.E.L., 1981.

C'est sans doute aux mêmes sources que M.-F. James a puisé les éléments de sa préface à l'ouvrage *Études de Symbolisque Chrétienne* par Louis Charbonneau-Lassay, aux Editions Gutenbert-Reprints, 1986. Toutes ces productions et la notoriété qui s'y rattache, expliquent pourquoi Jérôme Seguin a consacré, aux "Précurseurs", un excellent compte rendu, dans le n° 361 (mai 1987) de *Lectures Françaises*.

Les sujets qu'elle traite, les sources auxquelles elle puise, les titres universitaires qui sont les siens, obligent à rapprocher M.-F. James du R.P. Richard Bergeron (o.f.m.) qui a publié, en 1982, à ces mêmes Editions Paulines de Montréal, un gros volume intitulé *Le cortège des **fous de Dieu***. C'est l'examen des formes les plus récentes de **sectes hindouistes, bouddhistes, soufistes et gnostiques**, dont on constate la germination soudaine **dans le monde entier**.

Ces deux auteurs, M.-F. James et le Père Bergeron, appartiennent incontestablement à la même école de pensée laquelle ne peut être que de stricte observance conciliaire, ce qui va nous expliquer quelques **équivoques**.

Demandons-nous dans quelles intentions et pour quelles échéances on y travaille. Marie-France James nous le dit dans le titre même de son livre. Elle

défriche **en vue de l'Ere du Verseau**. On comprend tout de suite de cette ère qu'elle n'est pas autre chose que l'époque où **l'Eglise concilaire aura fait sa jonction œcuménique avec la gnose orientale et occidentale et en aura assimilé les éléments soit-disant assimilables.** Elle travaille pour préparer l'affrontement du christianisme et de l'ésotéro-occultisme dont les écrivains lui sont parfaitement familiers.

Or il ne fait aucun doute que, dans cet affrontement, l'auteur des *Précurseurs de l'Ere du Verseau* a le souci de sauvegarder l'identité du catholicisme. Cette volonté de conservation se manifeste particulièrement sur trois points

1. - L'ésotéro-occultisme nous est présenté par elle comme **incompatible avec le catholicisme orthodoxe**. Non pas que cette incompatibilité fasse l'objet de véritables déclarations de principe ; n'en demandons pas trop. Mais elle ressort nettement des analyses elles-mêmes. Sans la faire expressément ressortir, M.-F. James constate objectivement, au passage, l'hétérodoxie des écrivains ésotéro-occultistes dont elle examine les ouvrages.

2. - La Religion Chrétienne est estimée **supérieure** à l'ésotéro-occultisme et cela du fait de la Révélation divine dont elle est issue. Le champ de l'ésotéro-occultisme, écrit-elle dans la dernière ligne de son avant-propos «requiert d'être décanté à la lumière de la Révélation définitive de Dieu en Jésus-Christ».

3. - L'ésotéro-occultisme, reconnaît-elle encore, est **inspirée** par «une entité qui ne dit pas son nom». Et là, M.-F. James a du mal à donner sa véritable opinion. Elle s'y résout cependant à la fin de son épilogue quand elle dit en substance (nous résumons) : «Les Précurseurs de l'Ere du Verseau demeurent fascinés par **la maîtrise luciférienne du Grand Jeu**. Une maîtrise luciférienne (que Ma volonté soit faite) qui se situe aux antipodes de la seule alternative globale qui demeure : la quête pour une synchronique conformité au dessein de Dieu (que Ta volonté soit faite)». Bref, c'est **Lucifer**, constate-t-elle avec raison, qui **inspire toute la mystique des ésotéro-occultistes**. C'est affirmé avec le maximum de clarté dont est capable **le style abstrait des universitaires** d'aujourd'hui. Mais enfin, c'est bel et bien constaté et affirmé par M.-F. James.

Nous ne pouvons que nous réjouir de cette triple prise de position qui n'est pas sans mérite dans l'atmosphère contemporaine de **terrorisme intellectuel** qui courbe toutes les têtes dans le sens de l'œcuménisme. Mais alors si c'est Lucifer qui est le "maître du grand jeu", pourquoi faut-il que, se retournant à 1800, Mlle James écrive ceci :

> «Nous sommes convaincus que l'ésotéro-occultisme, révèle un **aspect prophétique**... Il faut l'étudier avec sérieux afin de rendre l'humanité aujourd'hui mieux à même d'entrevoir la face cachée du réel et de cerner les méandres de l'univers intérieur».

Qu'entend-elle par là ? Ce qui est certain, c'est que de telles expressions, par leur imprécision même, ne constituent pas une fin de non-recevoir opposée à l'ésotéro-occultisme. Elles résonnent plutôt comme des **appels à la discussion, aux échanges, aux concessions et aux emprunts**. Ou bien alors ne faut-il pas y voir seulement une clause de style post-conciliaire.

Car enfin comment imaginer que M.-F. James désire réellement discuter avec un ésotéro-occultisme qu'elle reconnaît par ailleurs comme luciférien ?

Jean VAQUIÉ